

Collection
« À partir de l'Anthropocène »

CHICAGO

CONVULSION

ÉTÉ

1993

**ERIC
KLINENBERG**

Traduction
Marc Saint-Upéry

**AUTOPSIE
SOCIALE
D'UNE
CATASTROPHE**

Éditions
deux-cent-cinq

École urbaine
de Lyon

Revue de presse



Relations presse : Cédric Duroux - October Octopus
cedric@october-octopus-agency.com - 06 64 09 75 13

Sommaire

Télévision

France 24, La Matinale anglophone, "Perspective : Climate change: Lessons from the 1995 Chicago heatwave " (15/02/2022)

France 24, La Matinale anglophone (18/06/2022)

Radio

RFI, "C'est pas du vent", d'Anne-Cécile Bras (13/01/2022)

France Culture, "Superfail", " de Guillaume Erner - "Chaleur sur la ville, une canicule historique : Chicago 1995 (13/02/2022)

France Inter, "La Terre au Carré", de Mathieu Vidard - "Canicules : seront-elles de plus en plus fréquentes et quel impact pour nos sociétés urbanisées ?" (15/02/2022)

France Culture, "Sous les radars", " de Nora Hamadi - "Climat, pandémies : les villes face aux catastrophes (19/02/2022)

Presse écrite

Quotidiens

La Croix, "Pour un sociologie du changement climatique", par Gilles Biassette (24/03/2022)

Le Monde des Livres, "Chicago, l'été meurtrier", par Anne Both (25/03/2022)

Libération, "Un climat brûlant dans une société glaciale" (18/07/2022)

Hebdomadaires

L'Obs, "Eric Klinenberg : les canicules ne sont pas des catastrophes naturelle", par Sarah Halifa-Legrand (22/05/2022)

L'Obs, "Canicule. Chicago, été 1995", par Sarah Halifa-Legrand (30/06/2022)

Mensuels

Philosophie Magazine, "Une catastrophe éclairée, par Jean-Marie Durand (27/01/2022)

La Météorologie, par Jean-Pierre Javelle (mai 2022)

Journeaux en ligne

En attendant Nadeau, "Mourir isolé", par Jean-François Laé (23/02/2022)

AOC, "L'Histoire-prévention : de la fin de la pandémie et du futur de la santé (publique)", par Laurence Monnais (31/03/2022) (citation)

Médiapart, "Canicule, les leçons oubliées de Chicago en 1995", par Jade Lindgaard (18/07/2022)

La Vie des Idées, "D'une canicule à l'autre", par Clément Petitjean (18/07/2022)

Topophile, « Canicule. Chicago, été 1995 : Autopsie sociale d'une catastrophe » d'Eric Klinenberg, Agnès Sinaï | 25 juillet 2022

Web

PCA Stream, "Analyser le passé, corriger le présent"

L'Influx, "Canicule", par Gadji (18/06/2022)

Urbanités, "Lu", par Fabien Jeannier (09/2022)

Présentation de *Canicule* lors d'événements publics

A l'Ecole de l'Anthropocène, "Book Club avec Eric Klinenberg", animé par Michel Lussault, en ligne (30/01/2022)

A l'Ecole de l'Anthropocène, "an interview with Klinenberg - *Heat Wave A Social Autopsy of Disaster in Chicago*" (26/01/2022)

A l'Ecole de l'Anthropocène, "lecture anthropocène : *Canicule*" (25/01/2022)

Rencontre à la librairie Descours, à Lyon (17/02/2022)

Participation au festival Explore, à Genève (17/06/2022)

Télévision

PERSPECTIVE

Climate change: Lessons from the 1995 Chicago heatwave



Issued on: 15/02/2022 - 13:14



By: [Stuart Norval](#) Follow

As climate change continues to take effect, we are all going to have to change the way we behave in order to survive. That's the conclusion of Eric Klinenberg, a professor of social science at New York University who's written a book focusing on the extreme 1995 heatwave in Chicago. Temperatures there hit over 41°C, killing hundreds of people. Klinenberg says it's not just infrastructure that will have to change, but the whole way we interact with our families and those living around us.

His book "Heat Wave: A Social Autopsy of Disaster in Chicago" has just been translated into French as "Canicule. Chicago, été 1995 : Autopsie sociale d'une catastrophe", published by Éditions 205 and l'École urbaine de Lyon.

Radio

→ C'EST PAS DU VENT

La vie au temps de l'anthropocène



Publié le : 13/01/2022 - 14:44



Audio 48:30



Podcast



«Chicago canicule été 1995, autopsie sociale d'une catastrophe», d'Eric Klinenberg et «L'homme qui arrêta le désert», de Damien Deville et Yacouba Sawadogo. © Éditions deux-cent-cinq / Tana éditions

Par : [Anne-Cécile Bras](#) [Suivre](#)

- **États-Unis** : en juillet 1995, une vague de chaleur s'abat sur Chicago causant la mort de plus de 700 personnes en une semaine. Le sociologue américain Eric Klinenberg a décortiqué l'impact de cette canicule dans un livre enfin publié en français : *Chicago, canicule été 1995, autopsie sociale d'une catastrophe*, aux éditions Deux-cent-cinq.

- **Burkina Faso** : depuis les années 80, Yacouba Sawadogo reforeste les terres désertiques autour de son village natal Gourga, dans le nord du pays. Après 40 années d'efforts, le résultat est là : une forêt de 40 hectares est née. Le géographe et anthropologue Damien Deville raconte cette histoire avec Yacouba Sawadogo dans *L'homme qui arrêta le désert*, publié chez Tana éditions.

Chaleur sur la ville, une canicule historique : Chicago 1995

▶ ÉCOUTER (12 MIN)



La température est montée au-dessus de 40 degrés et n'est pas redescendue pendant plusieurs semaines
©Getty - David Joel



Superfail

Épisode du dimanche 13 février 2022 par Guillaume Erner

Résumé

C'est une canicule qui frappa la ville de Chicago lors de l'été 1995, entraînant une surmortalité conséquente. Mais pourquoi le taux de mortalité différait-il tant en fonction des quartiers ? Et si la catastrophe était finalement plus sociale que climatique ?

avec :

Michel Lussault (Professeur à l'ENS de Lyon, géographe, directeur de l'École urbaine de Lyon.).

En savoir plus

Si vous pensez qu'une canicule est un événement purement climatique, c'est que vous n'avez jamais pris la température d'une ville, quand le mercure grimpe de manière hyperbolique. La canicule qui a frappé la ville de Chicago, aux États-Unis en 1995, prouve qu'une canicule est aussi, et peut-être même avant tout, une catastrophe sociale. Ou du moins une catastrophe révélatrice d'un état du social, comme peu d'autres événements auraient pu le faire.

C'est ce que le sociologue Eric Klinenberg a dévoilé dans sa thèse devenu un ouvrage classique en sociologie *Canicule. Chicago, été 1995 : Autopsie sociale d'une catastrophe* qui fait l'objet d'une réédition en 2022 aux éditions deux-cent-cinq. Pour nous en dire plus sur la thèse de cet ouvrage, nous sommes allés à la rencontre de **Michel Lussault, géographe, professeur à l'université de Lyon et directeur de l'École urbaine de Lyon**, il signe l'avant-propos de cette réédition.

La canicule de Chicago : une catastrophe sociale ?

En 2000, le sociologue Eric Klinenberg décide de revenir dans le cadre de sa thèse sur un évènement mortifère survenu en 1995 aux États-Unis : une vague de chaleur historique s'abat sur la ville de Chicago, entraînant la mort de plus de 700 individus entre le 14 et le 20 juillet 1995. Ce taux de mortalité conséquent, sans équivalent dans l'histoire de la ville, s'explique certes par les températures extrêmes, mais relève aussi d'une problématique plus sociale selon le sociologue Eric Klinenberg : celle de l'organisation de la vie en communauté.

En comparant le taux de mortalité de deux quartiers à Chicago homogènes sociologiquement, Eric Klinenberg s'aperçoit en effet que l'organisation de la vie sociale à l'intérieur de ses quartiers a eu un impact décisif sur le nombre de victimes. **Michel Lussault** explique : *"Lorsque la mortalité est plus faible, c'est parce que ces quartiers possédaient une trame de commerce, des équipements publics préservés, des parcs publics encore bien entretenus, des associations caritatives et/ou religieuses encore actives."* Regroupés sous l'appellation d'"infrastructures sociales", ces équipements urbains permettent aux habitants d'être en interrelation entre eux, ce qui les pousse à procéder à des signalements en cas de disparition prolongée d'un individu qu'ils avaient l'habitude de croiser.

Une leçon utile dans un contexte de réchauffement climatique

Cet ouvrage devenu un classique de la littérature sociologique nous alerte sur la nécessité d'aménager les villes pour faire face aux évènements climatiques extrêmes, qui tendent à se multiplier depuis quelques années. Dans une première réédition en 2015, le sociologue réactualisait ses observations pour faire écho au contexte du réchauffement climatique : *"L'ouragan Katrina avait eu lieu, l'ouragan Sandy avait eu lieu, les premiers méga-feux californiens commençaient également à marquer les esprits. Ce livre nous permet de comprendre que toutes les villes du monde sont appelées à faire face à ces catastrophes climatiques."*, explique le géographe **Michel Lussault**.

Les leçons que l'on peut tirer du travail de recherche sociologique d'Eric Klinenberg sont nombreuses, mais la leçon principale est la suivante selon **Michel Lussault** : *"Si l'on veut se préparer bien, il faut surtout miser sur les infrastructures sociales, les équipements collectifs, la capacité collective à faire front aux catastrophes."*

La Terre au carré

Par Mathieu Vidard. Nature, climat, pollution, idées, engagements, solutions : toute l'actualité de la planète pour imaginer le monde d'aujourd'hui et de demain

En savoir plus

▶ ÉCOUTER LE DERNIER ÉPISODE



Canicules : seront-elles de plus en plus fréquentes et quel impact pour nos sociétés urbanisées ?

▶ ÉCOUTER (54 MIN)



Les canicules seront-elles de plus en plus fréquentes ? ©Getty - Nora Carol Photography



La Terre au carré

Épisode du mardi 15 février 2022 par Mathieu Vidard

Résumé

À l'occasion de la venue en France du sociologue américain Eric Klinenberg, auteur de "Canicule. Chicago, été 1995 : autopsie sociale d'une catastrophe", la Terre au Carré s'intéresse à la canicule, son mécanisme et son impact sur nos sociétés urbanisées.

En savoir plus

Une autopsie sociale de la canicule de 1995 qui a fait suffoquer Chicago avec Eric Klinenberg.** *"Canicule. Chicago, été 1995 : autopsie sociale d'une catastrophe"* (éditions 205 / Ecole urbaine de Lyon), est un ouvrage de référence aux Etats-Unis. Écrit en 2000, il est enfin publié pour la première fois en France. C'est une enquête absolument passionnante sur la vague de chaleur qui a fait plus de 700 victimes en une semaine à Chicago en 1995. Eric Klinenberg donne à lire une étude sous forme "d'autopsie" sur les inégalités, la solitude et la rupture sociale, mais aussi sur l'importance des médias dans la compréhension d'un phénomène comme cette canicule.

En encourageant déjà à l'époque la sociologie à prendre davantage en compte le réchauffement climatique dans ses analyses, l'ouvrage a marqué clairement un tournant pour une génération de sociologues aux Etats-Unis.

Eric Klinenberg a mené ce qu'il qualifie "d'autopsie sociale" de la catastrophe en disséquant des "milieux organiques" urbains où la mortalité fut forte, en analysant leur "métabolisme", en examinant les principes de leur corruption. La canicule joue ici un rôle de "fait social total" qui autorise l'activité du "légiste" et permet de comprendre comme jamais l'organisation et le fonctionnement de Chicago dans son ensemble. L'auteur offre ainsi une passionnante investigation, rythmée comme une enquête policière, s'appuyant sur les indices issus de "l'autopsie", afin d'expliquer **comment un "simple" épisode caniculaire provoqua un drame sanitaire qui coûta la vie à 739 personnes** et mit en évidence les dysfonctionnements de la mégapole et, au-delà, "ceux du système urbain américain dans son ensemble".

Qu'est ce qui spécifie une canicule, sa cause, son mécanisme ? Françoise Vimeux est climatologue, directrice de Recherche à l'IRD, l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD). Elle travaille au Laboratoire des Sciences du Climat et de l'Environnement (LSCE) & au Laboratoire HydroSciences Montpellier (HSM).

Ses sujets de recherche tournent autour de la variabilité et évolution du climat, de la dynamique atmosphérique dans les régions tropicales et subtropicales à partir de l'étude des isotopes stables de l'eau. La **canicule** est définie comme un niveau de très fortes chaleurs le jour et la nuit pendant au moins trois jours consécutifs. La définition de la canicule repose donc sur deux paramètres : la chaleur et la durée. **Les canicules d'antan ressemblent elles aux canicules d'aujourd'hui et à celles à venir ?** Selon la climatologue, "en 2050 les canicules devraient être de plus en plus fréquentes mais elles devraient être aussi plus précoces et parfois plus tardives".

Avec

Françoise Vimeux, climatologue, directrice de Recherche à l'IRD, l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD). Elle travaille au Laboratoire des Sciences du Climat et de l'Environnement (LSCE) & au Laboratoire HydroSciences Montpellier (HSM)

Eric Klinenberg*, * professeur de sociologie et directeur de l'Institute for Public Knowledge à l'université de New York (NYU). Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Palaces for the People: How Social Infrastructure Can Help Fight Inequality, Polarization, and the Decline of Civic Life* (Crown, 2018); et *Going Solo: The Extraordinary Rise and Surprising Appeal of Living Alone* (The Penguin Press, 2013). Il est à Paris pour accompagner la sortie en France de "*Canicule. Chicago, été 1995 : autopsie sociale d'une catastrophe*" (éditions 205 / Ecole urbaine de Lyon).

Marguerite Capelle, traductrice.

Sous les radars

Par Nora Hamadi. Nora Hamadi met à jour un sujet ignoré du débat politique et pourtant au cœur des préoccupations citoyennes.

En savoir plus

▶ ÉCOUTER LE DERNIER ÉPISODE



Climat, pandémies : les villes face aux catastrophes

▶ ÉCOUTER (29 MIN)



Dans les grandes mégapoles les épisodes de canicule et la crise sanitaire agissent comme des révélateurs d'une crise dans les liens sociaux ©Maxppp - IP3 PRESS



Sous les radars

Épisode du samedi 19 février 2022 par Nora Hamadi

Résumé

Des canicules au Covid, les métropoles semblent mal préparées pour gérer les crises. Urbanisme ou architecture ne sont pas seuls en cause : d'après le sociologue Eric Klinenberg qui s'est basé sur l'étude de la canicule de 1995 à Chicago, ce sont d'abord les ruptures sociales qui nous fragilisent.

En savoir plus

Tout est sous contrôle... C'est peu ou prou le message que Emmanuel Macron porte en juin 2019 alors que la France traverse un épisode de canicule. Face aux catastrophes climatiques désormais presque banales, un gouvernement se doit d'être aux commandes, d'anticiper, de communiquer, de rassurer...

La canicule de 2003, qui provoqua 15 000 morts prématurées en France, reste ancrée dans la mémoire collective, et dans les annales politiques.

Chronique à l'époque d'un abandon de l'Etat, au creux des vacances d'été, et d'une réponse désinvolte aux appels à l'aide venus du terrain.

Nous découvrons alors la réalité du nombre de personnes âgées, isolées, décédées seules, des hôpitaux surchargés, malgré les plans blancs, des services funéraires débordés, des infrastructures et des services rapidement mis en échec par cette hausse des températures, surtout dans les zones où riment pauvreté et injustices. 17 années plus tard, la pandémie de Covid fit bégayer l'histoire.

Des canicules aux inondations, des épisodes méditerranéens aux pandémies, Que peut l'action publique face aux désastres ?

Comment redessiner nos territoires, des villes aux campagnes pour faire face aux catastrophes ? Nos villes peuvent-elles devenir résilientes ?

C'est tout l'objet du travail mené par le sociologue américain Eric Klinenberg. Son autopsie sociale de la canicule de 1995 à Chicago pose les jalons d'une analyse clinique et froide d'une condition urbaine contemporaine qui exacerbe les inégalités sociales et les injustices environnementales.

A lire pour aller plus loin :

[Autopsie d'un été meurtrier à Chicago](#), article d'Eric Klinenberg dans Le Monde Diplomatique (1997)

[Canicules, inondations : Paris de plus en plus menacé par le changement climatique](#), article de Denis Cosnard dans Le Monde

[La Californie touchée par une canicule en plein hiver](#), article de Corine Lesnes dans Le Monde

[47,9°C au Canada, 46,1°C aux Etats-Unis : 5 minutes pour comprendre le phénomène du «dôme de chaleur»](#), article d'Anissa Hammadi dans Le Parisien

[Cette crise sanitaire est avant tout urbaine et territoriale](#), tribune de Carlos Moreno dans Libération

Presse écrite

essais

Le livre du sociologue américain Eric Klinenberg sur la canicule de Chicago, en 1995, paraît en français. Une «autopsie sociale» riche d'enseignements alors que ces phénomènes extrêmes sont appelés à s'intensifier...

Pour une sociologie du changement climatique

Canicule. Chicago, été 1995. Autopsie sociale d'une catastrophe d'Eric Klinenberg Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc Saint-Upéry Éditions 205 et École urbaine de Lyon, 416 p., 22 €

Quand il fait chaud, très chaud, quand, plusieurs jours durant, le ciel est pesant, vide d'air frais, de jour comme de nuit, de quoi meurent, au fond, les plus fragiles ? D'épuisement, ou plutôt de solitude ? De manque d'eau ou bien de manque d'aide ? Longtemps, les hommes avaient la tête ailleurs, ces questions ne se posaient pas. On se contentait de relever les corps quand le mercure baissait enfin. C'était la loi de la nature.

Au début des années 2000, alors que le changement climatique n'était encore qu'une notion confuse, le sociologue Eric Klinenberg a été l'un des premiers à tenter d'aller plus loin, dans un livre qui ne paraît qu'aujourd'hui en français. Pendant plusieurs années, il a enquêté sur la terrible canicule qui a frappé Chicago, ville où il avait grandi, en juillet 1995. Cette vague de chaleur sans précédent, pour autant qu'on s'en souvienne, avait laissé un bilan inouï : plus de 700 morts en une petite semaine, au cœur de la première superpuissance mondiale. «*En tant que telle, c'est la première canicule enregistrée*», explique le sociologue, qui, pour la comprendre, s'est livré à ce qu'il appelle une «*autopsie sociale*».

Il a mené une étude de terrain mêlant entretiens, photos, articles de presse, archives, etc. Beaucoup d'éléments, et une grande inconnue à la toute fin du XX^e siècle. «*Quand j'ai commencé à enquêter, on me mettait en garde contre le sujet du climat*», se souvient-il. «*On ne sait pas bien comment ça marche*», me disait-on. «*On me conseillait d'en rester aux fondamentaux de*



Des enfants jouant avec une bouche d'incendie à Chicago, le 14 juillet 2015. Charles Bennett/AP

Ce que démontre Eric Klinenberg, c'est qu'au final, les catastrophes ne sont jamais tout à fait naturelles.

la sociologie – les inégalités, la pauvreté, etc.»

Sauf que ça ne collait pas complètement. Pourquoi, par exemple, les Latinos, à niveau égal de pauvreté, d'âge et de solitude, avaient-ils connu moins de décès que d'autres populations ? Au cours de son enquête, Eric Klinenberg a constaté que des quartiers de Chicago présentant les mêmes caractéristiques statistiques sociologiques affichaient des taux de mortalité très différents. «*Prenons l'exemple d'Englewood et d'Auburn Gresham,*

tous deux marqués par une forte ségrégation, habités par une population à 99% afro-américaine et par à peu près la même proportion de personnes âgées, et caractérisés par des taux élevés de pauvreté, de chômage et de violence criminelle, écrit-il. *Pendant la canicule, Englewood s'est avéré être l'un des quartiers les plus dangereux, avec 33 décès pour 100 000 habitants. En revanche, le taux de mortalité d'Auburn Gresham n'était que de 3 pour 100 000.*»

Au fil du temps, l'auteur découvre, derrière ces trajectoires divergentes, l'importance de ce qu'il appelle les «*infrastructures sociales*» – petits commerces, parcs, organisations communautaires, etc. La vie de quartier, en somme, qui garde en vie : là où les magasins ont disparu, pour être remplacés par le trafic de drogue et ses violences, les gens sont morts seuls, barricadés chez eux ; là où l'espace public est resté animé, ils ont pu trouver de l'aide.

Ce que démontre Eric Klinenberg dans sa passionnante enquête, c'est qu'au final, les catastrophes ne sont jamais tout à fait naturelles. Un tremblement de terre, par exemple, est naturel, mais ce n'est une catastrophe que s'il y a des hommes, et c'est leur action, ou leur inaction, qui en explique l'ampleur. Non des lois naturelles mais des lois humaines.

Vingt ans après la parution de son livre en anglais, Eric Klinenberg mesure le terrain parcouru. Après avoir été mis en garde par ses professeurs contre les inconnues du climat, il organise des séminaires consacrés à la sociologie du changement climatique. «*Il y a un très vif intérêt chez les jeunes étudiants en sociologie*», se félicite-t-il. Tout en concédant que l'Amérique manque de professeurs et de corpus sur cette question trop longtemps ignorée.

Gilles Blassette

Eric Klinenberg a enquêté sur la canicule de 1995, et la faillite sociale qu'elle a révélée. Une exhortation à penser la ville de demain

Chicago, l'été meurtrier

ANNE BOTH

Imaginez un enfer tropical urbain. La chaussée qui se gondole, les rails des trains de banlieue qui se détachent, les tabliers des ponts qui se dilatent. Plus d'eau au robinet, plus d'ambulances, plus d'accueil aux urgences, plus de place à la morgue. Imaginez le cauchemar qu'a vécu la population de Chicago du 14 au 20 juillet 1995, un drame annoncé, si l'on en croit les résultats de l'époustouflante enquête d'Eric Klinenberg, menée pour une thèse soutenue en 2000 à l'université de Berkeley (Californie), et traduite aujourd'hui en français.

Dans ce remarquable *Canicule*, le sociologue américain dissèque en effet le « tissu urbain [pour] déterminer lesquels de ses organes institutionnels ont failli ». Car, dans la troisième ville des États-Unis, en une semaine, 739 personnes sont mortes à cause des fortes chaleurs. Le jeune Eric Klinenberg, qui n'est pas encore professeur à l'université de New York, remarque que la plupart d'entre elles ont plus de 65 ans, peu de revenus, vivent dans des secteurs dangereux, sont noires et très isolées. Il constate aussi une grosse différence de taux de mortalité entre North Lawndale, peuplé à 96% d'Afro-Américains, et Little Village, peuplé à 85% d'hispaniques. Pourtant, les deux quartiers voisins ont sensiblement les mêmes facteurs de risque. L'auteur décide de les comparer, avec la ferme intention de comprendre pourquoi les Sud-Américains s'en sont mieux sortis.

Il observe que, dans le quartier noir, les infrastructures sont dégradées, les immeubles abandonnés et la criminalité très violente. Les habitants font preuve d'une méfiance généralisée, n'ouvrent à personne, pas même aux services sociaux. Des centaines ont trouvé la mort seuls, « derrière des portes verrouillées et des fenêtres hermétiquement fermées ». En face, à Little Village : point de gangs, de friches, de terrains vagues et de coins déserts mais, au contraire, des rues animées et des grands-parents à la sortie des écoles. Dans ce quartier, explique Eric Klinenberg, « la plupart des activités délictueuses [ont] lieu la nuit et dans les zones situées à l'écart des grandes artères », ce qui permet à la population de



A Chicago, le 14 juillet 1995. CHARLES BENNETT/AP

sortir dans la journée sans craindre une balle perdue. « Ce n'est donc pas leur composition ethnique ou raciale (...) qui distingue les quartiers à faible taux de mortalité », mais le fait qu'ils aient échappé à la détérioration démographique, économique et sécuritaire, conclut le sociologue.

« Gouvernance managériale »

Il poursuit son autopsie sociale en soulignant la désinvolture des responsables politiques et administratifs. Le maire, en vacances dans le Michigan, et le chef des pompiers, en Floride, n'ont pas pris au sérieux les messages d'alerte des urgentistes ni engagé les mesures nécessaires, comme le déclenchement du plan d'urgence. Le personnel en congés n'a pas été appelé. Quant au service municipal des eaux, « il n'a rien fait » pour arrêter les 3 000 bouches à incendie ouvertes par les jeunes, jeu rafraichissant mais illégal ayant entraîné une baisse de pression, puis des coupures. Même inertie pour les pannes d'électricité, découlant d'une surconsommation liée à la climatisation. Cette déchéance généralisée s'expliquerait par l'absence de coordination entre les services et un contexte d'austérité budgétaire. « Cas emblématique de gouvernance managériale », la ville de

Chicago, dont les effectifs avaient été réduits, mais la notation des obligations financières révisée à la hausse, fonctionnait avec le minimum de personnel et le maximum d'externalisation.

Mollement critiqué par la presse locale, le maire, alimentant une controverse sur la nature des décès liés à la chaleur, a fini par contester les résultats des autopsies communiqués par le médecin-chef légiste. Ce dernier a été prié de se taire. D'ailleurs, le rapport final publié par la ville fait état non d'une catastrophe humanitaire, mais d'un « événement météorologique exceptionnel » et invite les habitants à se prendre en charge. Eric Klinenberg, lui, nous exhorte à penser la ville de demain. Une ville où la population âgée, isolée et pauvre va, comme les épisodes de fortes chaleurs, inexorablement augmenter. Son livre, écrit il y a deux décennies, reste d'une brûlante actualité. ■

CHICAGO.

CANICULE, ÉTÉ 1995. AUTOPSIE SOCIALE D'UNE CATASTROPHE (Heat Wave. A Social Autopsy of Disaster in Chicago), d'Eric Klinenberg, traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc Saint-Upéry, avant-propos de Michel Lussault, Deux-cent-cinq/Ecole urbaine de Lyon, « A partir de l'anthropocène », 416 p., 22 €.

Un climat brûlant dans une société glaciale

Contre les vagues de chaleur meurtrières qui nous guettent, la solidarité entre habitants est plus efficace que les solutions techniques. Et si les bibliothèques étaient notre meilleure arme contre la canicule ?

Par éric Klinenberg Sociologue et auteur de «Canicule. Chicago, été 1995. Autopsie sociale d'une catastrophe» (publié en français aux Editions 205, Ecole urbaine de Lyon)



Dans le quartier des Olympiades, à Paris le 16 juin. (Stéphane Lagoutte/Myop pour Libération)

Cet été, la France ressemble au Texas, les armes à feu en moins. Les deux ont en commun quelque chose de beaucoup plus explosif : [une canicule](#) qui s'installe sur la durée. En France, à cause du réchauffement climatique, les étés seront de plus en plus chauds et accompagnés, dans un avenir proche, de canicules plus fréquentes et plus importantes. Cette tendance météorologique qui provoque tant de détresse cette année n'est en rien une anomalie - c'est la nouvelle norme. Dans un certain nombre d'années, ces températures nous sembleront douces, pour ne pas dire fraîches. Le climat qui se dessine est celui du monde que nous avons créé, «[l'anthropocène](#)».

Une météo plus chaude, plus humide, plus éprouvante, n'est qu'un des aspects de notre ère des extrêmes. Une autre composante est un environnement social plus divisé et plus inégal, une société cruelle gouvernée par des élites politiques qui placent l'accumulation des richesses personnelles avant la santé et le bien public.

Dès qu'une vague de chaleur s'abat, les conséquences du télescopage de ces deux systèmes impitoyables - [le social et l'écologique](#) - s'étalent sous nos yeux. Ceux qui disposent de moyens pour échapper à la rudesse des conditions y recourent sans hésitation. **Il leur suffit d'appuyer sur un bouton pour que la climatisation rafraîchisse leur intérieur. La voiture ou l'avion les dépose dans des régions plus tempérées, à la montagne, à la campagne ou à la plage. Tous ces déplacements reposent sur le combustible fossile, qui nous condamne à un avenir encore plus suffocant. Sur cette planète, les plus privilégiés sacrifient nos lendemains sans ciller s'ils peuvent mieux profiter d'aujourd'hui.**

bouleversements sociaux et écologiques

Mais ce luxe n'est pas donné à tout le monde. La plupart des habitants de Paris, Marseille, Lyon ou Toulouse resteront chez eux cette semaine, à cuire dans leurs appartements. Les personnes âgées risqueront beaucoup plus de souffrir de troubles liés à la chaleur - quand elles n'en mourront pas. Les plus déshérités, dans leurs tours HLM, prieront pour que l'électricité ne lâche pas et que leur logement ne se transforme pas en sauna. Quant aux médecins et aux personnels administratifs des hôpitaux, ils espéreront une trêve dans cette canicule, pour que [la](#)

[catastrophe de 2003](#) ne se répète pas. Des centaines de milliers de personnes avaient alors eu besoin de soins d'urgence, et la surmortalité avait atteint, selon les estimations, 45 000 à [70 000 décès à travers l'Europe](#).

Cette semaine, nous serons peut-être plus chanceux. Mais ce n'est qu'une question de temps avant qu'une autre masse d'air meurtrière revienne s'abattre sur la France. L'Hexagone est-il prêt à l'affronter ? Bien sûr que non. Et ce n'est pas une exception. Aucune nation au monde n'est préparée aux bouleversements sociaux et écologiques qui nous attendent.

Au moins, nous savons comment nous en sommes arrivés là : d'abord, en brûlant des [combustibles fossiles](#) de manière complètement irréfléchie, sans nous soucier des retombées que les gaz à effet de serre auraient pour nous et les écosystèmes dont dépend notre survie. Et ensuite, en mettant violemment le feu au contrat social, sans reconnaître que [les inégalités croissantes](#) transforment les sociétés démocratiques en poudrières prêtes à s'embraser à tout instant.

Ce que nous ignorons, c'est comment sortir de cette crise. Sur le plan intellectuel, nous avons compris que nous devons laisser les hydrocarbures dans le sol et construire des réseaux électriques fonctionnant à l'énergie solaire, éolienne et hydraulique. Mais au plan politique, nous avons des problèmes plus urgents à régler. Cette semaine, alors que l'Europe est sur le grill, ce n'est pas la décarbonation de nos modes de vie que les dirigeants étudient, mais précisément le contraire : la réduction du coût de l'essence, de l'électricité, des voyages et de la viande !

Aujourd'hui, nous n'avons qu'une seule option : [nous adapter](#) à la dangerosité du climat, phénomène inéluctable en raison de la quantité de dioxyde de carbone déjà présente dans l'atmosphère. Une manière d'améliorer la situation est d'investir dans des infrastructures résilientes : de meilleurs réseaux électriques, des toits végétalisés, des systèmes de gestion des inondations et, élément crucial, des logements abordables et durables. Mais il est tout aussi déterminant de renforcer les infrastructures sociales, les lieux de rassemblement **grâce auxquels les quartiers deviennent des communautés où les gens se connaissent et prennent soin les uns des autres. Face aux catastrophes, comme je l'ai découvert lors de mes recherches en écrivant *Canicule*, mon livre sur la grande vague de chaleur qui a frappé Chicago en 1995, les systèmes de soutien local forts peuvent sauver des vies.**

états négligents face à la catastrophe en cours

Chose étonnante, les études sociologiques montrent que l'une des meilleures stratégies permettant aux villes de protéger les personnes vulnérables pendant les épisodes caniculaires est d'investir dans les infrastructures sociales. Les bibliothèques de quartier offrent à leurs usagers un refuge sûr, aussi bien en temps normal que face à des conditions climatiques menaçantes. Car au fond, les bibliothèques ne font-elles pas partie de nos espaces partagés les plus accessibles ? Les professionnels qui les animent s'engagent pour soutenir les communautés locales, et elles sont appréciées de toutes les tranches d'âge et tous les groupes sociaux.

Dans notre société divisée, les bibliothèques demeurent les rares lieux où l'on cultive la confiance, le respect et le lien, et c'est pourquoi elles se sont avérées si salvatrices au lendemain des désastres les plus récents. Mais las, trop d'Etats les négligent. Nombre d'entre elles ne sont pas dotées de générateurs permettant de faire face à une panne d'électricité, ni d'un personnel suffisant pour affronter une crise, et elles ne sont pas ouvertes assez souvent pour aider la population.

Le constat est ironique, mais il se vérifie : dans un monde où la température monte, c'est bien la froideur de notre Etat et de notre société qui nous rend le plus vulnérable. Cette vague de chaleur pourrait être l'occasion de tirer un bilan, une chance à saisir pour prendre au sérieux les menaces sociales et écologiques qui fragilisent la France plus qu'il ne faut. Mais pour cela, nous aurions besoin d'une faculté bien rare dans le monde d'aujourd'hui : avoir le courage de regarder la vérité en face.

17:02 Kylian Mbappé dit avoir consulté Emmanuel Macron avant de ...	17:00 « Les Eternels », ombres chinoises	17:00 PSG: Mbappé a consulté Macron et apprécié ses "bons conseils"	16:43 Henda Ayari, première plaignante de l'affaire Ramadan, gagne ...	16:41 Vadim Chichimarine, 21 ans, un « Orque » de Poutine condamné à ...
------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------	-----------------------------------------------------------------------------

[VOIR PLUS](#)

L'OBS > ECOLOOBS > PLANÈTE

Eric Klinenberg : « Les canicules ne sont pas des catastrophes naturelles »

[Vous pouvez profiter de cet article en intégralité grâce à votre abonnement](#)

Alors que le monde affronte des vagues de chaleur de plus en plus constate qu'elles ne tuent pas partout de la même manière. Car ce sont davantage les défaillances de notre organisation sociale que le phénomène naturel qui entraînent des décès.

Par Sarah Halifa-LeGrand · Publié le 22 mai 2022 à 17h00

🕒 Temps de lecture 7 min



🔖 Favoris |    | Commenter  | Offrir cet article  | Nous suivre 

Il aura fallu attendre vingt ans pour que le livre du sociologue américain Eric Klinenberg soit publié en France. Vingt ans pour comprendre que les leçons qu'il a tirées de la vague de chaleur qui a tué plus de 700 personnes à Chicago, entre le 14 et le 20 juillet 1995, auraient pu nous être utiles lorsque la France a été frappée à son tour par une canicule mortelle en 2003. Peut-être aurions-nous pu éviter les quelque 20 000 morts supplémentaires de cet été-là.

Les plus lus



Eric Klinenberg : « Les canicules ne sont pas des catastrophes naturelles »

1

Apprenez l'espagnol avec L'OBS LA CONJUGAISON

TESTEZ GRATUITEMENT

Cours d'espagnol avec Gymglish.com

Dans la même rubrique



Eric Klinenberg : « Les canicules ne sont pas des catastrophes naturelles »



La région Hauts-de-France vote 40 000 euros de subvention pour une association anti-éoliennes



Un Américain porte sur lui un mois de ses déchets pour alerter contre la surconsommation

Tiré de sa thèse soutenue en 2000 à l'université de Berkeley (Californie), « Canicule. Chicago, été 1995. Autopsie sociale d'une catastrophe » (« Heat Wave. A Social Autopsy of Disaster in Chicago », Deux-cent-cinq/Ecole urbaine de Lyon) a fait date dans l'histoire de la sociologie américaine, en faisant entrer l'étude des changements climatiques dans le champ des sciences humaines. Eric Klinenberg y livre « une autopsie sociale » de la vague de chaleur de 1995, la première canicule enregistrée en tant que telle, qui permet de comprendre que ce qui provoque tant de morts, c'est moins la hausse des températures que les défaillances de notre organisation sociale, urbaine, sanitaire, politique et juridique.

La suite après la publicité

Les secteurs de Chicago qui ont compté le plus de décès, constate-t-il, abritaient une population isolée et pauvre vivant dans la violence et la peur de l'autre ; les services publics et les magasins y étaient en voie de disparition, la sociabilité de rue en chute libre, les infrastructures publiques très détériorées... Ce que montre Eric Klinenberg, c'est que « les canicules ne sont pas des catastrophes naturelles ». C'est l'homme qui transforme des phénomènes naturels extrêmes en catastrophes.



« Canicule. Chicago, été 1995. Autopsie sociale d'une catastrophe », par Eric Klinenberg, Deux-cent-cinq/Ecole urbaine de Lyon, 416 p., 22 euros.

Pourquoi votre livre a-t-il été traduit en français si longtemps après sa publication aux Etats-Unis ?

J'ai pourtant écrit la plus grande partie de ce livre ici, à Paris, où j'étais étudiant ! Quand il a été publié aux Etats-Unis en 2002, j'espérais avoir un éditeur français. Je suis même venu à Paris pour en chercher un. Sans succès. Je me souviens d'un éditeur qui, à l'époque, avait justifié son refus ainsi : « C'est une histoire centrée sur Chicago, nous n'avons pas de tels pics de chaleur en France. Nous ne pensons pas qu'il y aura un grand intérêt ici pour ce sujet. » L'année suivante, en 2003, la France faisait l'expérience de sa première canicule : presque 20 000 morts. Mais personne ne m'a recontacté.

En kiosque



LIRE LE MAGAZINE

Codes Promo

 Booking.com

Code promo Booking

Promo Booking : -15 % minimum sur vos réservations



Code promo Abritel

70€ de réduction offerts en code promo Abritel

 AVIS

Code promo Avis

Jusqu'à 30% sur votre réservation en ligne chez Avis

 SIXT

Code promo Sixt

Jusqu'à 50% de remise sur la location de voitures Sixt en France

 ouigo

Code promo Ouigo

Bon plan Ouigo : votre billet de train à 10€.

 sncfconnect

Code promo SNCF Connect

Bons plans SNCF Connect: billets TGV aller-retour dès 25€.

Face au réchauffement de la planète, les gens ont tendance à être dans le déni. On entend souvent dire que ça n'arrivera pas ici, ou pas maintenant. Mais c'est en train de changer. Le bouleversement climatique s'accélère. Les grandes vagues de chaleur sont plus fréquentes et mortelles et touchent plusieurs parties du globe. On se demande aujourd'hui comment on va vivre avec. Comment on va vivre dans l'Anthropocène.

En 2002, nous étions déjà dans cette nouvelle ère où l'homme agit comme principale force de changement sur Terre, mais nos esprits demeuraient encore dans le monde d'avant. On comprend seulement aujourd'hui ce qui se passe. Pour cette raison, le livre est peut-être encore plus pertinent en 2022 qu'il ne l'était en 2002.

En quoi les grandes conclusions que vous tirez de votre travail en 2002 sont-elles toujours d'actualité ?

Ce qui était vrai en 2002 l'est encore davantage aujourd'hui : nos sociétés sont de plus en plus urbanisées, elles comptent plus d'inégalités, de pauvreté, de ségrégation, d'isolement, de personnes âgées, de personnes seules, et encore moins d'infrastructures publiques. Et il n'est toujours pas certain que les gouvernements veuillent agir pour y remédier sur le long terme.



Le sociologue américain Eric Klinenberg, en avril 2014 à New York (Etats-unis).
(NEILSON BARNARD/Getty Images via AFP)

Vous soulignez à quel point l'injustice climatique va de pair avec les inégalités sociales. Est-ce un phénomène dont on a pris conscience aujourd'hui ?

Oui, car on voit bien que les désastres provoqués par le réchauffement climatique, inondations, canicules, tempêtes, sont plus mortels dans les pays pauvres que dans les pays riches. Mais on a mis du temps à comprendre que c'était vrai aussi au sein des villes : un quartier pauvre sera plus sévèrement frappé par une vague de chaleur qu'un quartier riche, pour tout un tas de raisons que j'expose dans mon livre. Plus les villes ou les Etats ont de ressources, plus leur population est protégée. En 1998, j'avais écrit un article dans « le Monde diplomatique » qui s'intitulait « La gauche américaine découvre la "justice écologique" ». A l'époque, on en avait encore peu conscience. Aujourd'hui, c'est devenu un sujet dont on parle.

N'avons-nous tiré aucune leçon depuis 2002 sur la manière de prévenir les conséquences de ces épisodes de chaleur extrême en milieu urbain ?

Les autorités prennent les canicules beaucoup plus au sérieux qu'avant. En 1995, les responsables politiques et administratifs avaient fait preuve d'une grande désinvolture. Aujourd'hui, ils considèrent ces épisodes de chaleur comme de vrais problèmes sanitaires. De nombreuses villes essaient de mettre en place des mesures préventives. Elles alertent les citoyens, leur conseillent de se rafraîchir, de prendre des nouvelles de leurs proches... Les médias aussi sont plus sensibles à cette question. Alors qu'en 1995, à Chicago, la vague de chaleur avait été traitée comme un simple fait divers... Il y a un livre de science-fiction publié récemment que j'aime beaucoup : « *The Ministry for the Future* », de Kim Stanley Robinson [*non traduit, NDLR*]. Le premier chapitre, terrifiant, s'ouvre sur une canicule comme on n'en a encore jamais connue, qui provoque la mort de 20 millions de personnes en Inde. Le pays tente alors de chercher d'autres pistes d'organisation de la société. C'est très intéressant.

LIRE AUSSI

Sécheresse : « Si nous ne changeons pas de cap, la France ressemblera dans dix ans à la Californie »

Que devrions-nous changer dans notre organisation sociale en ville ?

La première chose à faire, c'est de rafraîchir les villes. Comment ? En cessant d'utiliser les énergies fossiles pour éviter de faire monter encore plus les températures. En créant plus d'espaces verts pour offrir de l'ombre aux citadins lorsqu'ils se déplacent. En développant des infrastructures sociales, des lieux où les gens se rencontrent : des parcs, des aires de jeu, des bibliothèques, des centres de conférence... En travaillant sur la canicule de Chicago, j'ai découvert qu'un certain quartier, tout aussi pauvre que d'autres, avait pourtant mieux résisté car il avait conservé une vie sociale. Pour faire face aux grandes vagues de chaleur, nous avons besoin de relations sociales, d'aide mutuelle, de prendre soin les uns des autres, de mobilisation collective. Aux États-Unis, il y a eu une période au XX^e siècle où l'on a construit ce genre d'espaces collectifs, mais avec le néolibéralisme, nous les avons peu à peu sous-financés. A Chicago, quand j'étais enfant, j'ai vu les bibliothèques fermer, les aires de jeu se détériorer, devenir des décharges... Il faut que ces espaces publics existent et soient entretenus partout, dans tous les quartiers.

Vous avez travaillé pour Barack Obama sur ces questions. Était-il, selon vous, un président particulièrement conscient du défi posé par le changement climatique ?

Je préfère vous le dire tout de suite, je n'ai jamais rencontré Barack Obama ! Il avait été travailleur social dans les quartiers sud de Chicago dans les années 1980 et avait compris ce qui faisait leur vulnérabilité. Il savait que la canicule n'était pas une catastrophe naturelle. Que ce sont les défaillances de notre organisation sociale qui ont causé tant de morts. C'est après l'ouragan Sandy, qui a frappé New York en 2012, que j'ai travaillé pour lui. Après le désastre, le Congrès a débloqué 50 milliards de dollars pour les victimes – malheureusement, les

gouvernements font tous cela : ils reconstruisent ce qui a été détruit après les catastrophes à coups de milliards de dollars sans réfléchir à ce qu'on pourrait améliorer.

Mais Obama, lui, a décidé de lancer un appel d'offres, pour un coût de 2 milliards de dollars, afin d'imaginer de nouvelles infrastructures mieux pensées pour faire face aux catastrophes naturelles. C'est alors qu'il m'a été proposé de devenir le directeur de recherche de ce projet baptisé « Rebuild by Design ». L'idée était de réfléchir à mieux protéger les citoyens face aux événements climatiques futurs en construisant des infrastructures qui prennent aussi en compte l'aspect social. Avec au final un succès mitigé : des projets n'ont pas vu le jour, d'autres sont contestés... C'était un premier essai.

LIRE AUSSI

Dennis Meadows : « Le système actuel va disparaître »

Dans votre livre, vous regrettiez le manque d'investissement et d'intérêt de la part des gouvernements. Est-ce que ça a changé ?

Barack Obama a été meilleur que George W. Bush, et Joe Biden meilleur que Donald Trump. Mais nous sommes très loin de là où nous devrions être. Le plan de Biden pour le climat a été le plus ambitieux au regard de tout ce qui a été fait par le passé aux Etats-Unis. Mais il n'est pas passé à cause de deux sénateurs qui s'y sont opposés. Reste que, même s'il avait été adopté, il n'aurait pas été à la hauteur des enjeux. Car nous sommes en réalité toujours dans le déni. La majeure partie de la population n'est pas prête à changer ses habitudes. Pour la convaincre, il faut trouver une manière de rendre désirables collectivement les politiques pour le climat.

On en revient à l'aspect sociologique de la réponse au changement climatique...

Exactement. On ne peut pas résoudre le problème du climat uniquement avec la science ; il nous faut la sociologie. Car le réchauffement est avant tout un problème social et comportemental. C'est une question de choix, de croyances, d'habitudes collectives. Je ne pense pas qu'on puisse faire des politiques environnementales sans la sociologie et de la sociologie sans science du climat. Ce que je fais dans mon travail depuis vingt ans, c'est essayer de briser les frontières entre ces disciplines. Le phénomène des canicules est un incroyable terrain d'étude car ce sont des événements climatiques autant que sociaux : des gens sont morts à Chicago et en France à cause de la chaleur mais aussi à cause de leur isolement social, de la pauvreté, des inégalités, du désintérêt des uns pour les autres, d'infrastructures inadaptées... Si je souhaitais tant que le livre sorte en France, c'est parce que je voulais partager cette façon de voir les choses.


Votre ouvrage a ouvert un nouveau champ d'exploration sociologique. Est-ce que d'autres chercheurs s'en sont emparés ?

Au début, dans le milieu universitaire, on m'avait déconseillé de me lancer dans cette voie. C'était considéré comme relevant du domaine scientifique, la sociologie ne devait pas s'en préoccuper. Aujourd'hui, il y a encore des réticences mais ce champ d'études commence à se développer. De jeunes chercheurs très compétents ont compris

comment articuler la science climatique et la sociologie. Mais parmi les grands sociologues américains, ils sont encore peu nombreux à s'y intéresser.

Une pandémie comme celle du Covid 19 met-elle nos sociétés face à un défi similaire à celui du changement climatique ?

L'individualisme pendant la pandémie a été aussi dangereux que pendant la vague de chaleur. C'est peut-être ce qui nous tue le plus. Ce sont des problèmes collectifs. C'est pourquoi la sociologie est si importante.

 Vous avez aimé cet article ? Offrez-le à un ami (10 restants)

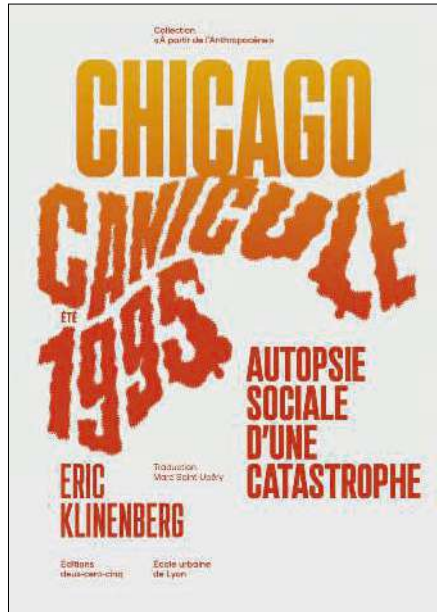
Offrir

Par Sarah Halifa-Legend

“CANICULE. CHICAGO, ÉTÉ 1995”

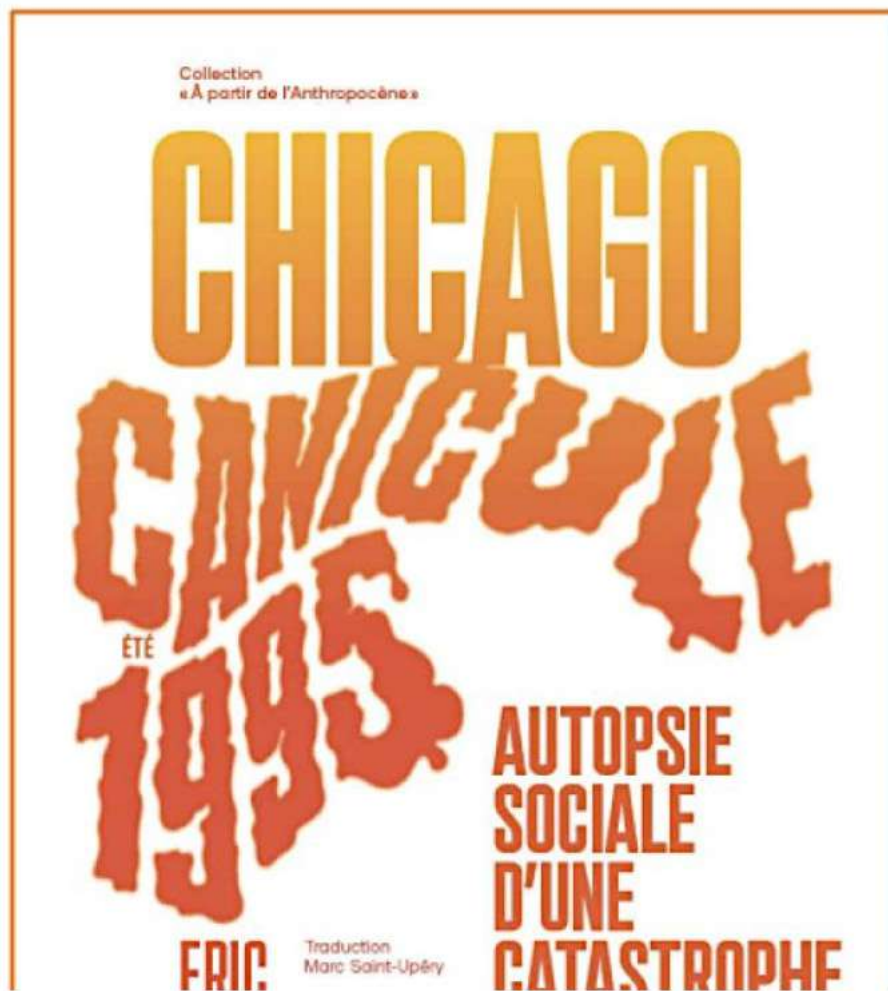
Eric Klinenberg, Editions deux-cent-cinq-Ecole urbaine de Lyon, 416 p., 22 euros

Il a fallu attendre vingt ans pour que cette « Autopsie sociale d'une catastrophe » du sociologue américain Eric Klinenberg paraisse en France. Vingt ans pour réaliser que si nous avions tenu compte de ses enseignements sur la vague de chaleur qui a tué plus de 700 personnes, à Chicago, entre le 14 et le 20 juillet 1995, nous aurions pu éviter les 20 000 morts de la canicule de 2003 en France. Son essai a fait date dans l'histoire de la sociologie américaine, en faisant entrer l'étude des changements climatiques dans le champ des sciences humaines. Cette minutieuse enquête de terrain nous apprend que la surmortalité est surtout due aux défaillances de notre organisation sociale. Ainsi, dans les quartiers où toute vie sociale a disparu, les gens sont morts seuls derrière leur porte close, alors que dans l'espace public resté animé, ils ont pu trouver du soutien. « *Les canicules ne sont pas des catastrophes naturelles* », conclut-il. C'est l'homme qui fait



de phénomènes naturels extrêmes des tragédies. **S.H.L.**

Voir l'interview d'Eric Klinenberg sur BibliObs.



Le livre du jour

Une catastrophe éclairée

Jean-Marie Durand publié le 27 janvier 2022

1 min

Si le **Grand Incendie de 1871** a marqué l'histoire de la ville de **Chicago, aux États-Unis, en faisant 300 morts**, la **canicule qui s'abattit sur la ville en juillet 1995** fut beaucoup plus meurtrière encore : plus de 700 personnes ont péri au cours de cette vague de chaleur inédite, les températures atteignant 46 degrés Celsius. Mais comment un « simple » épisode caniculaire a-t-il pu provoquer un tel drame sanitaire ? Cette question a animé un sociologue de l'université de Berkeley, né à Chicago, **Eric Klinenberg**, qui a mené sur place une longue enquête entre 1995 et 2000 pour comprendre les causes et les mécanismes de la catastrophe.

En considérant pour la première fois la question climatique comme un fait social total, son enquête *Canicule. Chicago, été 1995. Autopsie sociale d'une catastrophe* (Éditions 205/École urbaine de Lyon, 2022), publiée en 2002 aux États-Unis et enfin traduite en français – vingt ans plus tard ! –, enrichit de manière décisive la sociologie empirique et la sociologie urbaine, ajustées aux enjeux de l'Anthropocène.

Une autopsie sociale

À travers une « *autopsie sociale* », qui, comme l'autopsie médicale, « *dissèque le corps pour déterminer les causes physiologiques immédiates du décès* », Klinenberg examine les organes sociaux de la ville et identifie les conditions qui ont alors contribué à la mort d'un si grand nombre d'habitants. « *Ma conception de l'autopsie sociale est celle d'une technique de vivisection du tissu urbain permettant de déterminer lesquels de ses organes institutionnels ont failli pendant la canicule* », explique l'auteur. Armé des instruments de la sociologie moderne, il a examiné « *toutes les sources possibles d'échec suggérées par la discipline : atomisation des individus, précarité des liens familiaux, appauvrissement des quartiers, déficits de gestion publique et myopie des médias* ». Rythmé comme une enquête policière, s'appuyant sur de multiples

indices, documents et entretiens, l'ouvrage de Klinenberg « *manifeste une remarquable acuité du regard* », commente le géographe et directeur de l'École urbaine de Lyon **Michel Lussault** dans un avant-propos du livre.

Une catastrophe plus "structurelle" que "naturelle"

Si à l'époque, l'équipe municipale tenta de relativiser sa responsabilité dans la catastrophe, en cherchant à « naturaliser » cette dernière, l'enquête d'Eric Klinenberg tend à prouver que la météorologie ne pouvait à elle seule expliquer un tel nombre de décès. Comment, sinon, interpréter les variations de la mortalité entre les différents secteurs de la mégapole ? La canicule a illustré de nouvelles formes de marginalité et d'abandon social, de telle sorte que la catastrophe est plus « *structurelle* » que « *naturelle* ». De fait, la canicule a surtout frappé les personnes vivant seules, dans des quartiers mal desservis par les transports publics, dans des petits appartements. Si la géographie de la mortalité liée à la canicule correspondait bien à celle de la ségrégation et des inégalités à Chicago (huit des dix quartiers présentant les taux de mortalité les plus élevés avaient une population démunie, principalement afro-américaine), Klinenberg observe que trois des dix quartiers présentant les taux de mortalité les plus faibles au moment de la vague de chaleur étaient eux aussi marqués par la pauvreté. « *La principale différence entre ces quartiers relève de ce que j'appelle "l'infrastructure sociale" : animation des rues, présence de commerces, équipements publics et organisations communautaires susceptibles de faciliter les contacts des habitants avec leurs voisins* ».

Un essai clé à l'heure de l'Anthropocène

En appréhendant la relation entre l'advenue d'une catastrophe écologique et la manifestation de ses effets sur les populations, Eric Klinenberg a opéré un tournant important dans les sciences sociales. Car comme le rappelle Michel Lussault, « *il n'était pas courant qu'un sociologue, à l'époque, s'intéressât à un évènement catastrophique d'origine "environnementale"* ». Sans nier l'importance des clivages sociaux, il démontre combien les modalités de l'organisation collective de la vie quotidienne protègent, ou non, des aléas climatiques. En pressentant dès l'année 1995 qu'une canicule n'est pas un simple incident, mais une véritable catastrophe urbaine qui exprime la vulnérabilité des systèmes urbains et leur sensibilité aux aléas climatiques, Klinenberg fut l'un des premiers à annoncer ce qui est devenu une évidence : le changement climatique est notre horizon, dont il faut apprendre à conjurer les périls. En détaillant les relations systémiques entre inégalités sociales et injustices environnementales et en réfléchissant aux conditions géographiques, sociales et politiques qui permettent à une société de mieux faire face à une catastrophe, le sociologue a inauguré la grande conversation publique actuelle sur l'habitabilité de la Terre, des villes en particulier.

■ Ouvrages

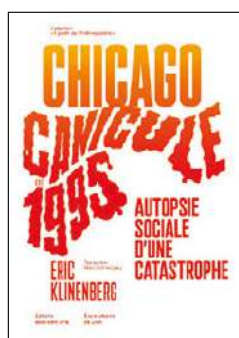
Canicule. Chicago, été 1995 ; autopsie sociale d'une catastrophe

Par Eric Klinenberg

École urbaine de Lyon

et Éditions deux-cent-cinq, Lyon, 2022,

416 p., 22 €



À partir du 13 juillet 1995, une canicule intense frappe la ville de Chicago. Elle dure une semaine et cause plus de 700 décès. Dans ce livre remarquable, issu d'une thèse soutenue en

2000, le sociologue Eric Klinenberg analyse très finement les variations de la mortalité suivant les quartiers et les rues de Chicago, grâce à des investigations de terrain dans les zones les plus touchées. Il met en évidence que la plupart des victimes sont âgées, pauvres, isolées et afro-américaines mais qu'il existe des différences importantes de mortalité entre des quartiers similaires marqués par une forte concentration de la pauvreté et de la criminalité violente. La présence de commerces d'alimentation de proximité, d'équipements publics et d'organisations communautaires d'entraide est un facteur déterminant pour expliquer la moindre vulnérabilité. L'auteur souligne aussi les défaillances des autorités municipales qui ont reconnu trop tardivement les risques engendrés par la canicule, ont été incapables de faire face à l'urgence sanitaire et se sont montrées surtout préoccupées par la gestion médiatique de la crise.

Mourir isolé

par Jean-François Laé • 23 février 2022

Vingt ans après sa parution aux États-Unis, deux ans après la début de la pandémie de Covid-19 qui a causé, en France, 130 000 morts, dont beaucoup dans d'effroyables conditions d'isolement, la traduction de la grande enquête du sociologue Eric Klinenberg sur les conséquences de la canicule de l'été 1995 à Chicago arrive à point nommé. Car cette Autopsie sociale d'une catastrophe rappelle que « mourir seul » entretient un rapport étroit avec la façon dont on « vit en société ».

Eric Klinenberg, *Canicule. Chicago, été 1995. Autopsie sociale d'une catastrophe*. Trad. de l'anglais (États-Unis) par Marc Saint-Upéry. Éditions 205 et École urbaine de Lyon, 416 p., 22 €

À la fin de l'été 2000, Eric Klinenberg, professeur de sociologie et directeur de l'Institute for Public Knowledge à l'université de New York, découvre des comptes rendus de 1 200 enquêtes sur les morts de la canicule de juillet 1995 à Chicago, l'une des vagues de chaleur les plus meurtrières de l'histoire du pays. Il mène l'enquête à partir de boîtes remplies d'objets banals (montres, portefeuilles, lettres, déclarations d'impôts, photographies et carnets de notes) récupérés au domicile des victimes, mais aussi à partir des notes griffonnées à la hâte par les agents de police de la ville, archivées dans un coin obscur de la morgue du comté de Cook, qui montrent des traits communs frappants :

Homme, 79 ans, noir, 19 juillet 1995 : « *La victime n'a pas répondu aux appels téléphoniques ni aux personnes frappant à sa porte depuis le dimanche 16 juillet. La victime était connue pour sa discrétion et son caractère très réservé ; parfois elle ne répondait pas lorsqu'on frappait à sa porte. Le propriétaire ne dispose d'aucune information sur les proches de la victime [...] La chaîne était sur la porte. L'agent de service a trouvé la victime sur le canapé, couvert de mouches, avec une très forte odeur de décomposition [...] Aucun parent identifié pour le moment* ».

HEAT TOLL COULD HIT 300



Robert A. Davis/Sun-Times photos

LEFT: Refrigerated trucks serve as makeshift mortuaries for heat wave victims outside the medical examiner's office Sunday. ABOVE: Workers place another body in a refrigerated truck.

116 Die; Few Using City Cooling Centers

By ALEX RODRIGUEZ and MARK BROWN
Special Writers

What began as an insufferably unpleasant turn in summer weather has become one of Chicago's worst disasters, claiming 116 lives as of Sunday.

The toll from the deadly heat wave could reach 300 in Cook County, Medical Examiner Edmund Donoghue said Sunday.

Most of the deaths involved elderly people, many of whom had heart trouble or other chronic health problems. But the common thread, Donoghue said, was "air conditioning, or lack of it."

"When temperatures get up into the hundreds, you have to get into air conditioning," Donoghue said. "The body is not used to it."

Many of those who died had body temperatures of 107 or 108—deadly levels reached after five days of stifling, 90-degree-plus weather, he said.

The climbing death toll raised questions about what the city can do to brace residents for dangerous weather.

Mayor Daley defended his administration's plans for dealing with the heat wave.

Turn to Page 8

RELIEF ON THE WAY TODAY'S FORECAST

Partly sunny, breezy and a bit cooler and less humid today with a high of 85 and a low in the 60s. Tuesday and Wednesday will be even cooler, with highs near 80.

COVERAGE,
PAGES 8-11

County Morgue Trying to Cope

By TAMARA KERRILL
Special Writer

A grim procession of grieving family members, masked technicians and police wagons bearing bodies swarmed Cook County morgue Sunday in the hot, dusty wind.

The heat wave of '95 left a trail of dead throughout the city. And most of the victims landed at 2121 W. Harrison.

The Cook County medical examiner's office conducted a record 150 autopsies between 8 a.m. Friday and 5 p.m. Sunday. The morgue's 222 bays were full Sunday, and seven refrigerated tractor-trailers

Turn to Page 9



Ford's New Spin On the Taurus

AUTOTIMES

IRAQ FREES 2 AMERICANS

Page 3

CUBS BEAT CINCINNATI 7-5

Page 82

Homme, 65 ans, noir, 16 juillet 1995 : « *Les agents de service ont trouvé la porte de l'appartement verrouillée de l'intérieur par une chaîne à la porte. Ils ont découvert la victime gisant sur le dos à même le sol dans la chambre du fond. La dernière conversation du voisin avec la victime remonte à trois jours. Aucun résident n'avait vu la victime récemment. État de rigidité cadavérique. Les agents n'ont pas pu localiser les proches de la victime.* »

Homme, 54 ans, blanc, 17 juillet 1995 : « *L'agent prend connaissance du fait [...] que la victime était morte depuis un certain temps. [...] Impossible de contacter un proche. Chaleur désagréablement élevée dans la chambre de la victime qui était diabétique. Médecin traitant non identifié. La victime a une fille [...] nom de famille inconnu. La victime ne l'avait pas vue depuis des années* ».

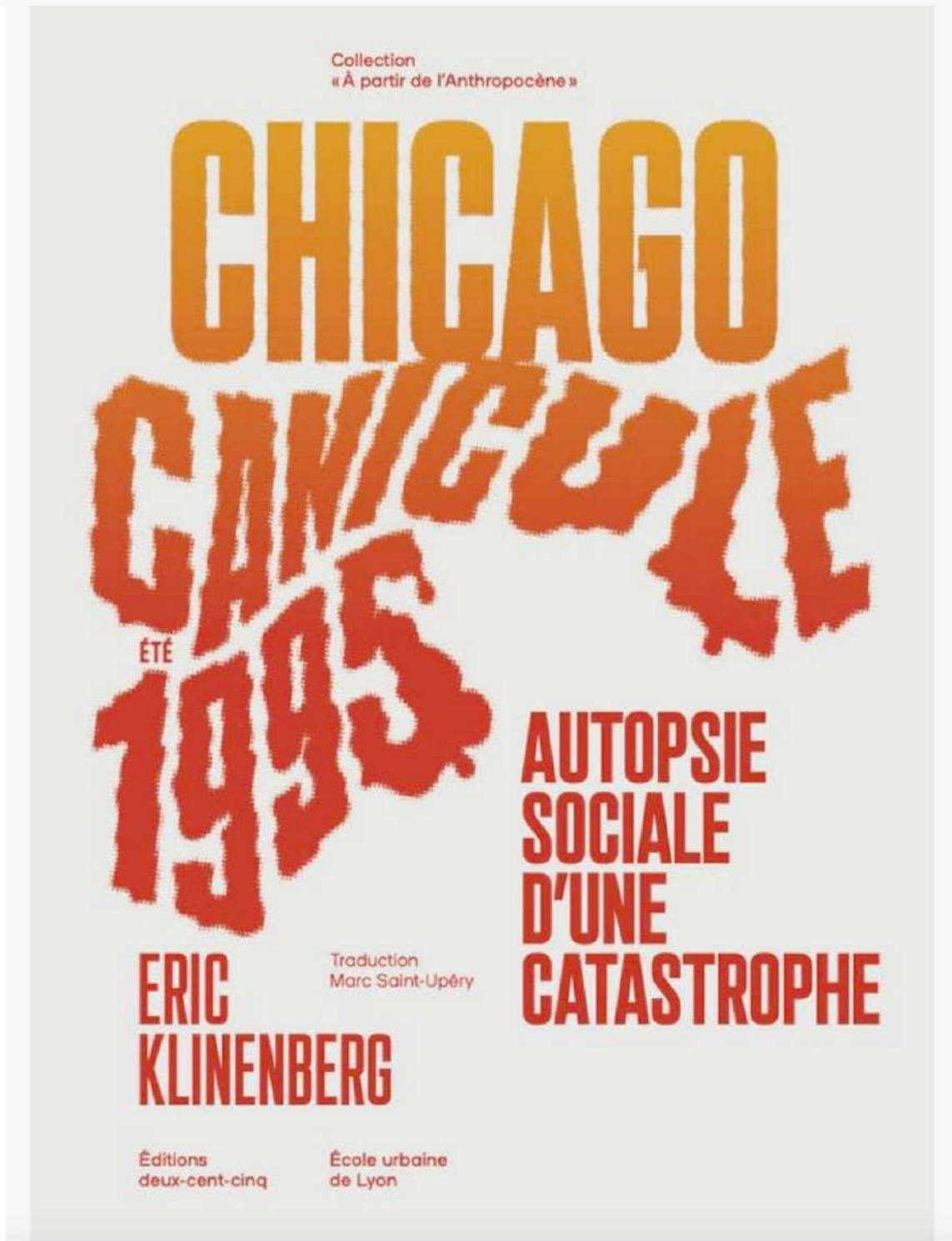
Femme, 73 ans, blanche, 17 juillet 1995 : « *Recluse depuis 10 ans, n'a jamais quitté son appartement, découverte aujourd'hui par son fils, apparemment déjà décédée. Thermostat affichant plus de 32 degrés, aucune ventilation. Décès peut-être lié à la chaleur. Problème cardiaque signalé il y a 10 ans, mais pas de traitement ou de médicament correspondant* ».

Ces témoignages entrouvrent une porte : comment vivaient ces femmes et ces hommes dans leur habitation, quels rapports avaient-ils avec leur voisinage, leur filiation, le quartier, avec les services sociaux et les commerçants ? Comment une société produit-elle de l'isolement individuel au point de rendre invisibles certains êtres ? Comment 700 personnes peuvent-elles mourir en une seule semaine sans bruit ni commentaire ?

La solitude dont parle ce livre ne cesse de croître aux États-Unis. La langue de la statistique est jolie, elle la désigne sous cette formule : « *ménage composé par un seul individu* ». Leur proportion est passée d'environ 7 % de la population en 1930 à 25 % en 1995. La moitié de ces « ménages composés par un seul individu » sont âgés de plus de 65 ans. Il faut néanmoins faire la distinction entre le fait de vivre seul, l'isolement, la vie en vase clos (« *being reclusive* ») et la solitude, souligne l'auteur.

Comment suivre, comprendre, analyser une spectaculaire surmortalité après une catastrophe ? Que ce soit à la suite d'un ouragan, d'un tremblement de terre, d'une inondation, de l'explosion d'une mine ou d'un glissement de terrain, comment la mortalité est-elle redoublée selon les conditions de vie, de logement, de socialisation, d'âge et de sexe ? C'est cette autopsie sociale approfondie qu'a

pratiquée Eric Klinenberg, une investigation s'appuyant sur des indices, repérant des systèmes d'emboîtement, des effets domino, en partant de la question suivante : comment expliquer les variations de la mortalité entre les différents secteurs pauvres de Chicago ? Pourquoi meurt-on davantage dans telle rue que dans telle autre ? Dans tel type d'habitat plutôt que dans tel autre ? Et pourquoi certaines catégories d'habitants sont-elles surreprésentées parmi les victimes ? Pour y répondre, Klinenberg descend les escaliers de la causalité, regarde de plus près des éléments hétérogènes à l'échelle de plusieurs quartiers paupérisés pour saisir les causes immédiatement visibles.

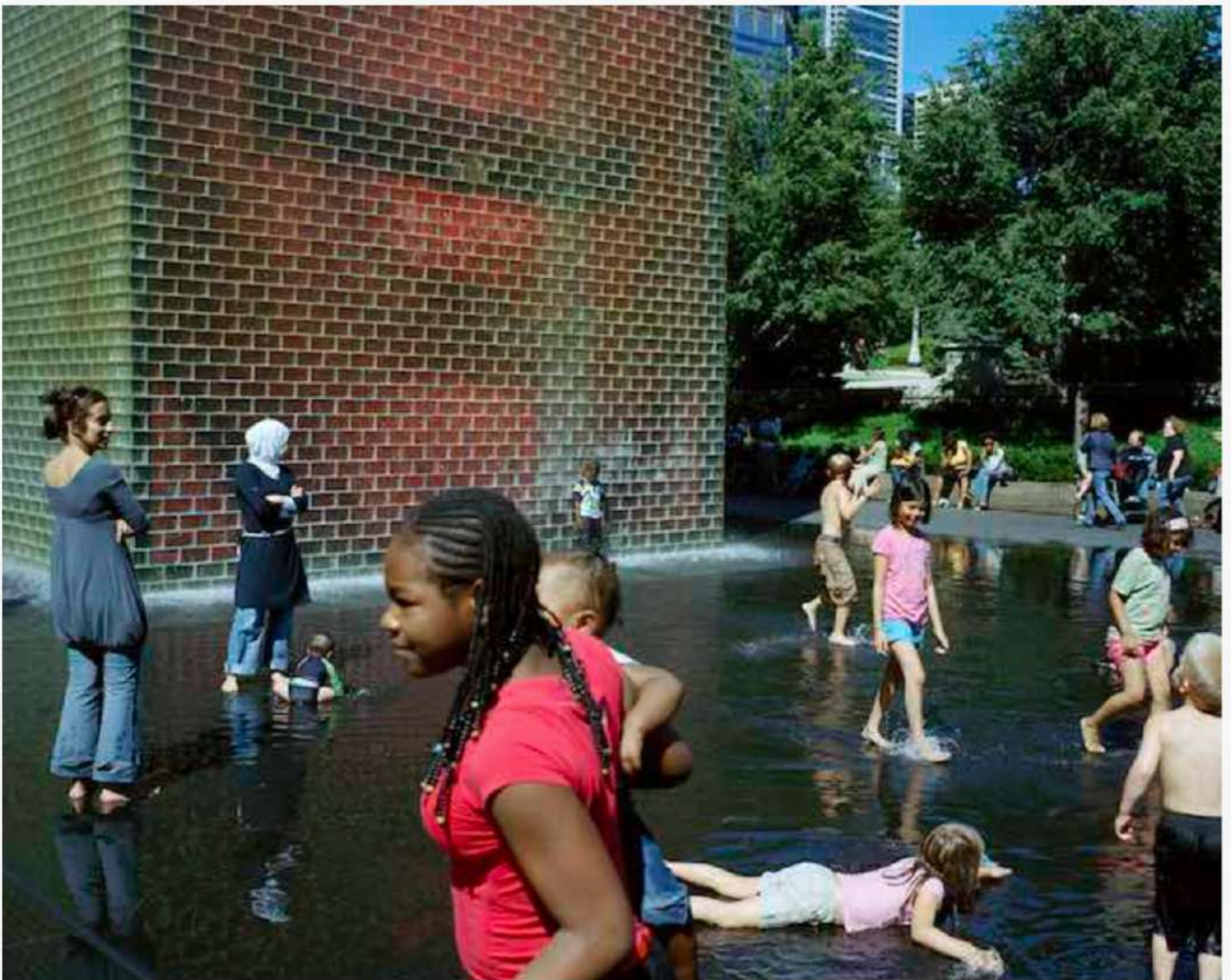


La canicule, comme la **pandémie de Covid-19**, met à l'épreuve toutes les institutions. Elle permet de comprendre l'extrême fragilité de notre organisation sociale, sanitaire et juridique, les ruptures de circuit à tous les niveaux qui conduisent à de très nombreux drames. L'étude d'Eric Klinenberg, véritable leçon d'analyse, nous oblige à ne pas interroger l'ensemble de ces pannes comme des problèmes passagers – ça ira mieux demain ! – ou comme un épisode maîtrisé, et à en regarder les conséquences de près. Le sociologue se penche sur les différentes échelles pour comprendre les immenses variations de mortalité entre les différents secteurs de Chicago : rôle des organisations sociales, des plans d'urbanisme, des plans sanitaires, des plans d'urgence, de la composition urbaine (qui habite où).

En dépliant les quartiers paupérisés, il découvre certes que le fait de vivre seul est un facteur aggravant, plus encore lorsqu'on est issu de groupes discriminés (afro-américains et latinos) habitant dans des quartiers très pauvres. De nombreuses études s'en tiennent à ce niveau de généralité. Pas celle de Klinenberg, qui compare les quartiers paupérisés entre eux, cherche d'autres indices, remarque de nombreux contrastes dès que l'on change de rue, dès qu'un centre social existe sur une place et que plusieurs commerces s'activent. Il dégage dès lors plusieurs traits pour expliquer ce différentiel de décès.

Le premier concerne les personnes âgées qui non seulement ont des problèmes de santé mais de surcroît se désocialisent de leur voisinage, tiennent à distance les visiteurs et les services sociaux, se font carrément oublier. Ceux qui maintenaient quelques liens ont été secourus par le voisinage ou les commerçants. Le deuxième trait est lié à une puissante peur qui court en permanence dans la ville et ses « *neighborhoods* » s'étendant en enfilade, celle de la criminalité journalière qui, l'âge avançant, produit des effets encore plus nets de repli au domicile, de non-réponse au téléphone, de fermeture des fenêtres et des rideaux, au point là encore de se faire oublier. D'où la note policière de la porte verrouillée par la chaîne. Le troisième trait touche à la densité commerciale, qui avait totalement disparu dans certains quartiers (contrairement au « Little Village » largement peuplé d'habitants latinos, qui attirait des populations d'autres quartiers) : l'usage des espaces publics s'était évaporé, la socialité de rue avait chuté, conduisant les guichets publics à se retirer sans aucun bruit – et pour cause ! Dans les quartiers pauvres où ces éléments s'étaient maintenus, la mortalité était bien moindre. Enfin, le recul des actions publiques envers les classes pauvres depuis 1980 a eu pour effet de laisser les services privés prendre le pas ; la transformation des citoyens en clients a laissé de côté les vieux-pauvres-seuls-désocialisés, qui se rendaient auparavant aux différents guichets publics.

On découvre ainsi que les sociabilités urbaines, les espaces publics animés, les contacts *de visu*, l'entraide civique, les guichets sociaux, diminuent fortement la claustration, l'isolement, la désocialisation. La densité relationnelle, les transactions, les interactions et les conversations réduisent les dangers de l'enfermement. En somme, Eric Klinenberg met en avant la forte valeur des sociabilités qui ne sont ni de la guimauve ni une nostalgie vieillotte d'une classe ouvrière disparue. Les civilités et les socialités sont le ciment des attentions envers autrui : la vie publique d'un quartier a un effet préventif pour sa population. Klinenberg met en lien les inégalités sociales et la densité des activités publiques d'un quartier, la force centrifuge de désocialisation des personnes âgées et la force centripète des interventions locales et commerciales, publiques ou privées.



Chicago (août 2008) © Jean-Luc Bertini

Pendant et après un désastre (que ce soit l'ouragan Katrina, en 2005, à La Nouvelle-Orléans, ou Sandy, à New York, en 2012), la prévention est une activité de long cours qui consiste à implanter « du service », des guichets, des activités d'échange comme des qualités qui amortissent les chocs, les effondrements et la mortalité. Les cadres d'existence, l'urbanisme, les types d'habitat, la prévalence de maladies chroniques de la pauvreté (diabète avancé, maladies cardiovasculaires, obésité, sida) et de différents types de handicaps, y compris en santé mentale, jouent à plein dans la solitude et la mortalité liée au retrait, l'abandon de soi, l'exil intérieur [1]. En a-t-il été autrement durant la pandémie en France, dans certains territoires comme la Seine-Saint-Denis ? Les personnes âgées, seules et « à faible lien », ont été frappées par la fragmentation territoriale, affectées par la désocialisation qui conduit à un taux de mortalité exceptionnellement élevé. Au cours des mois de mars et d'avril 2020, la France a enregistré deux fois plus de décès du Covid-19 parmi les personnes nées à l'étranger que parmi celles nées en France !. Dans toutes les situations de catastrophes sociales et environnementales, le même schéma se répète. Les personnes les plus pauvres et les plus exposées, les plus désocialisées, sont les groupes les plus affectés.

Tiré d'une analyse à la fois intense, précise et violente, l'ouvrage d'Eric Klinenberg démontre fermement ce continuum entre le social, la santé, la mortalité : il éclaire la production sociale de l'isolement, de la mort. À la morgue du comté de Cook, au mois d'août 1995, les dépouilles de quarante et une des victimes de la canicule attendaient toujours d'être réclamées par leurs proches. Elles ne l'ont jamais été. Les fonctionnaires ont bien dû finir par admettre qu'ils allaient devoir enterrer les défunts dans une fosse commune, aux côtés de vingt-sept autres cadavres non réclamés de la semaine précédente. Qu'en a-t-il été depuis deux ans en France ?

jeudi 31 mars 2022

SOCIÉTÉ

L'Histoire-prévention : de la fin de la pandémie et du futur de la santé (publique)

Par **Laurence Monnais**

HISTORIENNE

Révélatrice de l'état d'une société, une épidémie constitue une réalité multifactorielle, nécessitant par extension une santé publique interdisciplinaire, ouverte aux historiens. Or, si ces derniers ont bien été sollicités durant la crise sanitaire, on a – hélas – moins fait appel à leur compréhension du *présent* pandémique qu'à leurs supposées capacités divinatoires.

(...)

L'instabilité de ses **bornes chronologiques** n'empêche pas une pandémie de s'inscrire dans des futurs. Mais la saisir, c'est aussi remonter dans le temps. Le champ des *disaster studies* l'a admirablement montré au lendemain des tragédies de Bhopal et de Tchernobyl et de la canicule de Chicago de 1995 – dont la magistrale autopsie sociale d'**Eric Klinenberg** vient d'être publiée en français[10]. C'est revenir sur les origines d'un micro-organisme et le terreau de sa dissémination (l'hypothèse ne fait pas consensus dans le détail mais on parle dans le cas du VIH de l'Afrique centrale des années 1920, de la colonisation qui y chamboule les conditions de travail et les rapports sociaux, accroît les déplacements et vaccine frénétiquement avec des aiguilles non stérilisées[11]).

C'est scruter des problèmes de logement, de pollution industrielle, d'accueil des migrants, la violence politique pour mieux saisir un embrasement. Une épidémie se nourrit des dérives de l'activité humaine, se faufile à l'heure d'un capitalocène et d'un thanatocène[12] dans toutes sortes de fissures et d'inégalités qu'elle va en retour, inéluctablement, amplifier. Le « moment critique » révèle des problèmes structurels qui resteront ceux de la « société qui vient »[13] mais l'Histoire offre une *méthode* pour l'appréhender autrement. Mieux.

(...)



CLIMAT

Canicule, les leçons oubliées de Chicago en 1995

Selon une enquête du sociologue Eric Klinenberg sur la vague de chaleur qui tua 700 personnes il y a vingt-deux ans, ce sont les liens sociaux et le dynamisme urbain dans les quartiers populaires qui sauvent des vies. Pas les numéros verts.

Jade Lindgaard

18 juillet 2022 à 20h58

Ouverture d'un quartier général de la canicule doté d'infirmières professionnelles, mobilisation d'ambulances additionnelles, mise en service de dizaines de centres de rafraîchissement, accord avec des compagnies de taxis pour transporter des personnes âgées vers ces lieux frais, embauche d'intervenant-es de proximité pour faire du porte-à-porte...

S'agit-il du plan canicule du gouvernement d'Élisabeth Borne en juillet 2022 ? Non, de la politique de la mairie de Chicago fin juillet 1995, en vue de protéger ses habitant-es les plus vulnérables de la chaleur. Ces quelques jours de canicule firent seulement deux morts dans la ville états-unienne.

Mais deux semaines plus tôt, une explosion des températures – jusqu'à 41 °C en journée – tua 700 personnes en une semaine. Cette vague de chaleur fut l'une des plus meurtrières de l'histoire des États-Unis.



Des employés de la morgue transfèrent le corps d'une victime de la canicule à Chicago, en juillet 1995. Photo Ogrocki / Sipa.

Vingt-sept ans plus tard, quelles sont les consignes données par le gouvernement français pour se protéger des impacts de températures atteignant des niveaux inédits (40,5 degrés à Nantes et 41,7 à Biscarosse mesurés le 18 juillet par Météo France) ? Observer « *une vigilance absolue* », « *adopter les bons réflexes* » comme se mettre au frais et s'inquiéter de ses anciens, et appeler un Numéro Vert gratuit – joignable uniquement entre 9 heures et 19 heures. La mairie de Paris a aussi ouvert des salles fraîches, et mobilisé des médecins chargés d'appeler des personnes fragiles.

Mais qu'advierait-il d'une personne trop isolée pour que quelqu'un prenne de ses nouvelles ? Trop fatiguée pour adopter ces « *bons réflexes* » ? La puissance publique ne devrait-elle pas prendre en charge l'aide aux populations pauvres et désocialisées, plutôt que de leur demander de s'adapter à la situation et d'avoir les bonnes réactions ?

En Espagne, un homme de 60 ans vient de mourir mort alors qu'il balayait le trottoir sous une température de 39 degrés. En cinq jours de canicule, 360 personnes ont succombé à la chaleur selon le ministère de la santé espagnol. Elles sont 569 au Portugal.

Les quartiers abandonnés ont subi davantage de décès

Il y a pourtant des leçons à tirer du drame de Chicago en 1995, comme le démontre un chercheur états-unien, Eric Klinenberg, qui a consacré plusieurs années d'enquête à cette catastrophe. Son livre vient d'être traduit en français : *Chicago, Canicule été 1995 : Autopsie sociale d'une catastrophe* (éditions Deux cent cinq). Pourquoi 739 personnes sont-elles mortes d'avoir trop chaud dans une grande ville du pays le plus riche du monde, entre le 14 et le 20 juillet 1995 ?

Ce fut la conséquence de la ségrégation, des inégalités, mais pas seulement, analyse le sociologue. Huit des dix quartiers présentant le taux de mortalité le plus élevé étaient peuplés presque exclusivement de personnes afro-américaines. Ces zones se caractérisaient par ailleurs par une forte pauvreté et une grosse concentration de criminalité. Dans ces quartiers vivaient beaucoup de personnes complètement isolées.



Eric Klinenberg à Paris, en février 2022. Photo Sébastien Calvet / Mediapart.

« *Mais ce n'est qu'un aspect de la réalité* », note Klinenberg, qui compare le sort des habitant·es de deux quartiers sociologiquement proches dans le West Side de Chicago : North Lawndale et South Lawndale. Le premier connut 33 décès pour 100 000 habitant·es, et le deuxième, seulement 3 pour 100 000. Pourquoi une telle différence ?

Dans les zones urbaines les plus épargnées, les rues étaient animées, les commerces divers et pérennes, les équipements publics (parcs, bibliothèques...), présents et la vie associative y était active. C'est ce que le sociologue appelle « *les infrastructures sociales* », c'est-à-dire le tissu structurant la vie d'un quartier.

À l'inverse, les quartiers les plus impactés étaient marqués par leur degré d'abandon : boutiques fermées, usines laissées à l'abandon, friches délaissées et utilisées pour le trafic de drogue, habitant·es cherchant à fuir. Dans le premier cas, on pouvait marcher à pied jusqu'au restaurant ou au magasin d'alimentation. Les gens savaient qui étaient leurs voisins, qui vivait seul·e, qui était malade. L'existence d'un environnement urbain accueillant – Klinenberg parle d'« *écologie sociale* » – incitait les personnes seules à sortir dans la rue et y rencontrer régulièrement d'autres personnes.

Dans le second, les personnes âgées se calfeutraient chez elles. Sans lien avec leurs familles, elles étaient aussi privées de la possibilité de se faire des ami·es.

« Les vagues de chaleur sont des assassins silencieux et invisibles de personnes silencieuses et invisibles. »

Le sociologue Eric Klinenberg

Les victimes étaient principalement des personnes âgées – 73 % avaient plus de 65 ans. Proportionnellement, le taux de mortalité des Afro-Américains a été le plus élevé de tous les groupes ethno-raciaux. Un fait indiquant une forme de racisme environnemental, quand des personnes habituellement discriminées en raison de leur appartenance supposée à un groupe racial subissent en plus les effets d'environnements particulièrement toxiques.

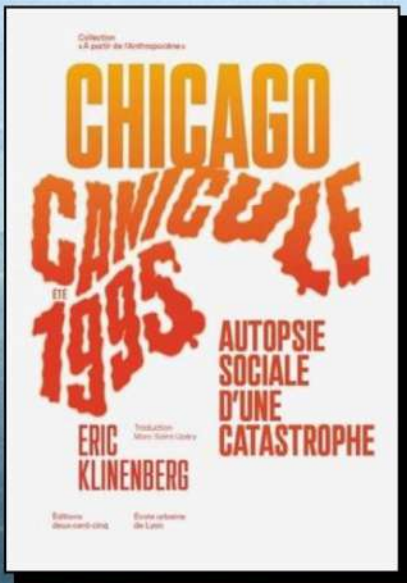
Autre enseignement qui fait rétrospectivement froid dans le dos : la ville de Chicago et les autorités sanitaires ont, dans un premier temps, relativisé l'impact sanitaire de la canicule. Il aura fallu toute l'obstination d'un médecin légiste, Edmund Donoghue, pour que l'augmentation catastrophique des décès soit attribuée à la canicule.

Pourtant, la mortalité due à ces événements thermiques « *n'avait pas d'équivalent dans l'histoire des vagues de chaleur aux Etats-Unis* ». Et les images de corps morts et de camions frigorifiques ont été montrées par les médias. Mais « *les cadavres étaient tellement visibles que personne n'arrivait à voir ce qui leur était vraiment arrivé* ».

Pour Klinenberg, « *les vagues de chaleur sont des assassins silencieux et invisibles de personnes silencieuses et invisibles* ». Surtout, les canicules sont ce que le sociologue Marcel Mauss appelait « *un fait social total* ». C'est-à-dire un événement qui met en jeu les institutions sociales et, de ce fait, met à nu un pan de la réalité que l'on perçoit difficilement d'habitude.

À l'issue de la canicule de juillet 1995 à Chicago, les dépouilles de 41 personnes sont restées à jamais abandonnées. Personne n'est venu les réclamer. Elles ont fini enterrées dans des caisses de contreplaqué, inhumées dans l'unique tranchée d'une fosse commune.

Jade Lindgaard



Recension Histoire

D'une canicule à l'autre

À propos de : Eric Klinenberg, *Canicule. Chicago, été 1995 : autopsie sociale d'une catastrophe*, éditions 205

par **Clément Petitjean**, le 18 juillet

inégalités, ville, changement climatique

Télécharger l'article : PDF

La canicule est un phénomène météorologique intense, mais aussi une catastrophe sociale et urbaine. C'est ce que révèle l'été 1995 à Chicago : l'environnement local et l'absence de politique publique conséquente furent pour beaucoup dans le lourd bilan.

La vague de chaleur particulièrement précoce qui s'est propagée sur le territoire métropolitain au cours de la deuxième quinzaine de juin 2022 a fait ressurgir le spectre de la canicule de 2003, qui a causé la mort de près de 20 000 personnes en France et 70 000 en Europe (Stern 2020). Alors que le gouvernement renouvelait le genre de l'inaction climatique en proposant, comme mesure de long terme, d'accompagner les maires à « renaturer » les villes en y plantant des arbres, il y a urgence à rappeler des choses simples et basiques : de tels épisodes météorologiques exceptionnels – que le dérèglement climatique tend à multiplier – ne surviennent pas comme des catastrophes purement naturelles ; ils intensifient des inégalités sociales préexistantes ; et la manière dont les discours politiques et médiatiques les présentent, loin d'être neutre, façonne leur compréhension. C'est précisément ce que fait le sociologue étatsunien Eric Klinenberg dans *Canicule. Chicago, été 1995*, qui vient d'être traduit en français.

Initialement publié en 2002, il avait été réédité en 2015 avec une nouvelle préface analysant les effets des ouragans Katrina (2005) et Sandy (2012) ainsi que certains dispositifs environnementaux mis en place à Rotterdam et Singapour pour adapter les configurations urbaines au dérèglement climatique. Dans *Canicule*, Klinenberg, aujourd'hui professeur de sciences sociales à la New York University, expose le fruit de cinq ans d'enquête sociologique menée entre 1995 et 2000 lorsqu'il était en thèse à Berkeley. Son objet : la canicule qui a touché Chicago en juillet 1995 et a conduit à la mort de 739 personnes, très majoritairement noires, pauvres, âgées et/ou isolées. Contre les interprétations dominantes à l'époque qui ont réduit ce « drame social » (p. 65) aux conditions météorologiques ou l'ont abordé d'un point de vue strictement sanitaire, le sociologue défend les gains de connaissance qu'apportent les sciences sociales et leurs méthodes d'enquête. Il insiste par ailleurs sur les spécificités des vagues de chaleur par rapport à d'autres événements climatiques (ouragans, tsunamis) et sur les enjeux que cela pose au chercheur ou à la chercheuse en sciences sociales : « Les vagues de chaleur sont des assassins silencieux et invisibles de personnes silencieuses et invisibles, et les conditions sociales qui les rendent si meurtrières ne sont pas tant dissimulées à notre regard que dédaignées par les médias et leur audience. » (p. 75) Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'un tel texte tombe à point nommé.

L'autopsie sociale d'une catastrophe oubliée

Klinenberg conçoit son enquête comme une « autopsie sociale », dont l'objectif est « [d'examiner] les organes sociaux de la ville et [d'identifier] les conditions qui ont alors contribué à la mort d'un si grand nombre d'habitants » (p. 64). Pour ce faire, il bâtit une structure argumentative redoutablement efficace. Après un prologue décrivant de manière détaillée les journées caniculaires de la mi-juillet 1995 et leurs conséquences tragiques, l'introduction expose les soubassements empiriques et théoriques d'ouvrage qui se déploie sur cinq chapitres denses et passionnants.

Tout d'abord, il s'agit de rendre raison des effets combinés de différenciation sociale qui, à plusieurs niveaux imbriqués, ont produit une telle surmortalité des groupes particulièrement vulnérables. Dans le premier chapitre, le sociologue montre ainsi, statistiques à l'appui, à quel point l'isolement, c'est-à-dire le fait de vivre une « déconnexion radicale par rapport aux réseaux de connaissance, de parenté ou de soutien formel » (p. 97), a joué un rôle déterminant dans le phénomène de surmortalité engendré par la canicule. Sans surprise, isolement physique et solitude sociale se combinent à d'autres déterminants sociaux, tels que le genre, l'âge, la race et la classe sociale.

Or ces propriétés sociales prennent sens et forme dans des conditions « socio-écologiques » locales spécifiques, à tel point que deux quartiers voisins présentant « des facteurs de risque similaires » ont pu connaître « des taux de mortalité radicalement différents pendant la crise » (p. 99). C'est là la première originalité des résultats de l'enquête, exposés au chapitre 2. Examinant l'environnement physique et social des quartiers de North Lawndale, majoritairement noir, et de Little Village, majoritairement hispanique, Klinenberg montre comment des éléments tels que la forme des rues et de leur pavage, la présence de commerces animés, la stabilité résidentielle, la géographie locale du trafic de drogues, la densité du tissu institutionnel et des réseaux d'entraide (églises, associations de voisins), ce qu'il appelle « l'infrastructure sociale », ont façonné les formes de l'espace public et les pratiques quotidiennes des habitant·es, notamment en termes de mobilité, certain.e.s s'isolant dans leur domicile pour éviter la « dangerosité de la rue ». Dans de telles circonstances, « les coûts sociaux de la peur de la rue et de la peur dans la rue se sont manifestés brutalement pendant la canicule, lorsque les stratégies d'isolement adoptées par les habitants pour se protéger se sont retournées contre eux » (p. 199). La crise que constitue la canicule apparaît ainsi comme un révélateur de lignes de clivage et d'inégalités préexistantes.

“

Quand on étudie de près les quartiers, conclut le sociologue, on observe que l'une des principales raisons des taux de mortalité élevés des Afro-Américains au cours de la vague de chaleur de Chicago est le fait qu'ils sont les seuls à être presque systématiquement ségrégués et ghettoïsés dans des espaces peuplés d'immeubles abandonnés, de terrains vagues, de zones commerciales sinistrées, et marquées par le déclin démographique, la détérioration des rues, des trottoirs et des espaces verts et le dénuement institutionnel. (p. 229)

”

L'attention portée à l'environnement local pour expliquer un phénomène social et urbain tel que la surmortalité des personnes vulnérables réactive le long et riche héritage de la sociologie urbaine étatsunienne telle qu'elle s'est développée à Chicago depuis le début du XX^e siècle. Mais Klinenberg n'arrête pas l'investigation à ces facteurs « écologiques ». Au contraire, considérant que la ville doit être traitée « comme un système social complexe d'institutions intégrées qui entrent en contact et s'interpénètrent de diverses manières » (p. 84), il enrichit l'analyse d'une dimension de sociologie critique des politiques publiques. Pour saisir pleinement les tenants et aboutissants de la crise de l'été 1995, en effet, l'enquête porte également sur les différentes institutions qui étaient partie prenante dans la gestion de la catastrophe et dans sa construction symbolique comme événement public.

Le sociologue va ainsi mener l'enquête au sein des différents services municipaux mobilisés, des pompiers aux services de médecine légale en passant par la police municipale et ses programmes de « police de proximité », pour montrer « comment les conditions quotidiennes du travail administratif et de l'intervention sociale des diverses branches de la bureaucratie municipale empêchent les autorités locales d'offrir aux habitants la protection sociale qu'ils en attendent » (p. 251). La plongée dans ce que Klinenberg nomme « l'État du désastre » (chapitre 3) est complétée par une analyse saisissante de la réaction politique du maire Richard M. Daley et de son équipe (chapitre 4). L'auteur révèle ainsi à quel point les enjeux de relations publiques ont guidé les choix, les silences et les mensonges d'un maire qui, dans un mélange d'aveuglement et de chauvinisme démagogique, a commencé par nier la réalité de la canicule (« Il fait chaud, il fait très chaud, mais n'en faisons pas tout un plat. [...] Et oui, on aime bien les extrêmes à Chicago. Et c'est pour ça que les gens aiment Chicago », cité p. 288-290), pour ensuite minorer le nombre de décès et minimiser la gravité de la crise.

La production d'un discours officiel sur la canicule a eu des effets pratiques très concrets : non seulement « l'omertà municipale et les multiples formes de déni déployées par les responsables politiques ont empêché les services municipaux d'activer des programmes d'urgence pour répondre aux problèmes exigeant une intervention rapide » (p. 306-307), mais la campagne de relations publiques, en façonnant les termes du débat public, a « clairement influencé la couverture médiatique de la canicule » (p. 307). Celle-ci, en présentant principalement la canicule comme une catastrophe naturelle, a largement contribué à ce que celle-ci tombe très rapidement dans l'oubli. C'est la raison pour laquelle, dans le dernier chapitre, Klinenberg se penche sur le discours médiatique et l'organisation du travail journalistique qui l'a rendu possible en enquêtant dans la salle de rédaction d'un des principaux quotidiens locaux de Chicago.

Le joyau et l'écrin

Depuis sa parution il y a plus de vingt ans, l'ouvrage a fait date, venant s'ajouter à la liste des classiques de sciences sociales qui se sont penchés sur Chicago, « ville des extrêmes par excellence », « avec ses quartiers nettement compartimentés, sa fameuse ségrégation et ses inégalités criantes » (p. 83), pour dévoiler des mécanismes et des processus plus généraux façonnant le fait urbain. Mais *Canicule* résonne bien au-delà de Chicago. C'est un ouvrage important pour plusieurs raisons.

Par ses méthodes, d'abord, il rappelle à quel point enquête empirique et distance critique sont des piliers des sciences sociales. Chaque chapitre s'appuie sur un matériau empirique extrêmement riche collecté par le sociologue lui-même au cours de sa thèse à travers des observations de terrain, des entretiens formels et informels avec des dizaines d'acteurs et actrices, et l'étude des discours politiques et médiatiques produits sur la canicule. Or la qualité de l'enquête est magnifiée, par un contraste évoquant celui d'un joyau dans son écrin, par le contexte français dans lequel elle a été publiée, marqué à la fois par une précarisation grandissante des conditions dans lesquelles travaillent les jeunes chercheurs et chercheuses, par une série d'attaques politiques et universitaires contre les sciences sociales critiques, et par une survalorisation politique et médiatique de sciences sociales acritiques nourries de neurosciences et de psychologie expérimentale (Foucart, Horel et Laurens 2020).

Par ses conclusions, ensuite, *Canicule* montre comment se manifestent et s'articulent en contexte inégalités sociales, discriminations ethnoraciales, injustices environnementales et politiques publiques. En analysant la canicule de 1995 comme un « fait social total », « un fait qui intègre et mobilise une ample gamme d'institutions sociales et génère une série de processus sociaux qui mettent à nu les rouages de la réalité urbaine » (p. 97), Klinenberg fournit une démonstration éclatante de la contribution que peuvent apporter les sciences sociales dans le débat public autour des solutions collectives à apporter au dérèglement climatique, loin des entreprises médiatiques de *greenwashing*, de désinformation et de valorisation d'une « transition » écologique aussi consensuelle qu'indolente (Bécot et al 2022 ; Correia 2022). Il souligne ainsi combien la gouvernance urbaine « managériale » (p. 246), caractérisée par l'obsession de l'efficacité, l'externalisation et la délégation des tâches de protection sociale à des institutions qui n'y sont pas formées, la requalification des usagers des services publics en consommateurs et consommatrices éclairés, et le recours systématique aux campagnes de relations publiques et de marketing, aboutit à une « démission collective en matière de lutte contre la pauvreté et l'isolement malgré la prospérité urbaine » (p. 249).

On pourra d'ailleurs regretter que l'appareillage éditorial affaiblisse la portée critique du livre. Le titre de la collection dans laquelle paraît *Canicule* (« À partir de l'Anthropocène ») et l'avant-propos du géographe Michel Lussault, qui relie l'ouvrage aux enjeux de résilience et de préparation des villes aux catastrophes climatiques, minimisent les clivages socio-politiques et les rapports de domination et d'exploitation qui sous-tendent et produisent la crise climatique. Car ce sont bien l'ordre des choses inégalitaire et l'idéologie néolibérale qui le justifie qui sont ici en cause.

Eric Klinenberg, *Canicule. Chicago, été 1995 : autopsie sociale d'une catastrophe*, traduit de l'anglais par Marc Saint-Upéry, Lyon, éditions 205, 2022, 304 p., 22 €.

par *Clément Petitjean*, le 18 juillet

« Canicule, Chicago, été 1995 : Autopsie sociale d'une catastrophe » d'Eric Klinenberg

« Ce n'est pas tant l'événement climatique en lui-même qui est ici disséqué que l'émergence de nouvelles défaillances des villes américaines dans un contexte inédit : celui de l'Anthropocène. »

—
Agnès Sinäi



Le 13 juillet 1995, les habitants de Chicago se réveillent par une journée torride au cours de laquelle la température va atteindre 41°C. La vague de chaleur s'installe bien au-delà des deux jours initialement annoncés par les météorologues, les thermomètres intérieurs des tours d'habitation indiquent 49°C même lorsque les fenêtres sont ouvertes. Les ascenseurs tombent en panne, les habitants se trouvent piégés. Les cadavres s'accumulent au point que la morgue déborde et qu'un entrepreneur local de conservation de la viande met à disposition sa flotte de camions frigorifiques.

À travers cette enquête de terrain fouillée sur le soudain délitement de la capitale du Michigan, le sociologue américain spécialiste des études urbaines, Eric Klinenberg, pointe comment une anomalie climatique peut devenir un fait social total, embarquant l'ensemble des habitants dans une communauté de destin révélée dans une vulnérabilité générale.

Au-delà du cas Chicago, l'examen des organes sociaux, politiques et institutionnels de la ville fait en effet ressortir deux principes invariants. Le premier est que les événements extrêmes se caractérisent par une démesure qui permet de mieux appréhender les faits en mettant en lumière les apories du système. Le second principe est que la nature des institutions a tendance à se révéler lorsqu'elles sont en crise et soumises à des stress. C'est ainsi que Chicago entre dans une tradition de sociologie urbaine : un milieu urbain vu comme un cas extrême facilitant la recherche sociale.

Ce n'est pas tant l'événement climatique en lui-même qui est ici disséqué que l'émergence de nouvelles défaillances des villes américaines dans un contexte inédit : celui de l'Anthropocène.

La vague de chaleur a rendu visible l'ampleur de l'isolement des personnes âgées. Les décès se concentrent dans les quartiers noirs les plus ségrégués de Chicago. L'auteur se concentre sur l'écologie sociale de la pauvreté, c'est-à-dire sur la distribution spatiale des personnes et des institutions qui forme l'habitat local. L'écologie sociale d'un quartier est le fondement de la vie sociale locale, le terreau à partir duquel les réseaux de sociabilité croissent et se développent ou, au contraire, s'étiolent ou disparaissent. La texture et la structure de l'environnement physique et social des habitants est une caractéristique tout aussi déterminante que leur identité sociale ou ethnique. L'ordre social urbain relève d'abord d'un contexte spatial, insiste Klinenberg. « À North Lawndale [quartier de l'ouest de Chicago, ndlr], une écologie hostile faite d'immeubles abandonnés, de terrains vagues, de déficit d'offre commerciale, de criminalité violente, d'infrastructures dégradées, de faible densité démographique et de dispersion des familles mine la viabilité de la vie publique et la force des réseaux de soutien et d'entraide locaux », observe le sociologue. En revanche, à South Lawndale, dit Little Village, les habitants pauvres et les seniors vivant seuls sont tout aussi nombreux mais la morphologie sociale du quartier est complètement différente, l'activité commerciale et la densité y sont plus élevées, les rues et les espaces publics plus animés, les églises locales présentes dans le quartier. Klinenberg relève que le potentiel catastrophique croissant de forces exogènes extrêmes telles que le climat est dû à la dynamique d'isolement et de privatisation, à l'aggravation des inégalités sociales et économiques et à la concentration spatiale de la richesse qui caractérisent les villes contemporaines.

Le diagnostic de cette autopsie sociale de la canicule vaut aujourd'hui pour d'autres fléaux de l'Anthropocène tels que la pandémie de Covid et les chaleurs extrêmes du nouveau régime climatique. Le modèle de gouvernance fondé sur le marché engendre un déphasage systémique en matière de prestation de services vis-à-vis de citoyens considérés comme des consommateurs par des collectivités locales fonctionnant comme des entreprises privées. Les infrastructures, comme les adductions d'eau et d'électricité, vitales en pareille situation, sont dysfonctionnelles et inégalitaires si elles relèvent d'intérêts marchands. Dans le sillage de *Nature Metropolis* où William Cronon dépeignait Chicago comme un Moloch dévorateur des forêts du Michigan, le sociologue Eric Klinenberg documente la condition urbaine contemporaine dans ses fissures et ses dissonances, qui résonnent fortement dans notre actualité.

Eric Klinenberg (2002), *Canicule. Chicago, été 1995 : Autopsie sociale d'une catastrophe*, traduit de l'anglais par Marc Saint-Upéry, « À partir de l'Anthropocène », éditions deux-cent-cinq & École urbaine de Lyon, 2022, 416 pages, 22 euros.

Web





Au cœur de mon travail se trouve une quête d'explications

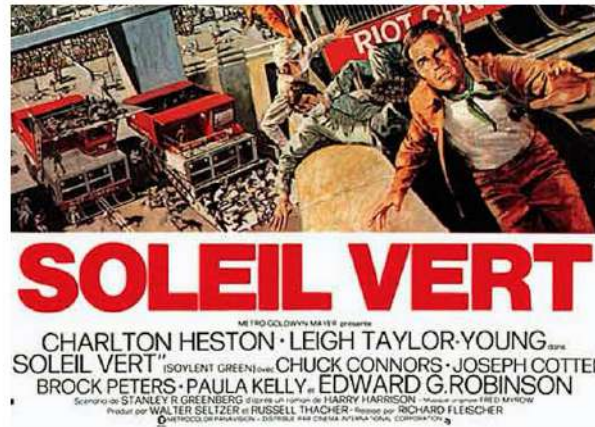
Canicule

PUBLIÉ LE 18/06/2022 À 17:52 - [GADJI](#)



367377203_7cf3c66c68_b CC Pierre Duchemin Montreuil (94), 1er juillet 2006

Jamais la France n'avait connu un mois de juin aussi chaud. Cette canicule précoce arrive comme un ultime avertissement : le changement de paradigme est incontournable. Ces événements météorologiques extrêmes représentent un défi majeur pour toutes les nations, en particulier pour les grandes métropoles. Rappelez-vous [Soleil vert](#), film de 1974 : on est en 2022 (!!) dans une grande ville américaine, les hommes ont épuisé toutes les ressources naturelles, la température extérieure est invivable, les émeutes urbaines sont écrasées .



Etrange résonnance du scénario avec la réalité contemporaine notamment dans l'évocation du rôle de l'Etat et donc du pouvoir dans l'horreur qui se déroule. On retrouve cet écho avec la dystopie de Richard Fleischer dans [l'ouvrage d'Eric Klinenberg](#) qui se situe dans la grande ville de Chicago pendant la canicule de l'été 1995, une catastrophe dont il fait l'autopsie sociale.



Le constat reste sans appel : malgré des canicules généralisées à toutes les régions du globe et dont le rythme est désormais annuel, les grands centres urbains n'ont pas encore entrepris la mue nécessaire pour s'adapter au changement climatique et contribuer à limiter son évolution.

Pour aller plus loin :

[Les villes durables : quelles villes pour demain ?](#) sous la direction de Christophe Rymarski

[Adaptation au changement climatique et projet urbain](#) sous la direction de Solène Marry

[Rafraîchissement urbain et confort d'été : lutter contre les canicules](#) , Guillaume Perrin

Urbanités

Lu

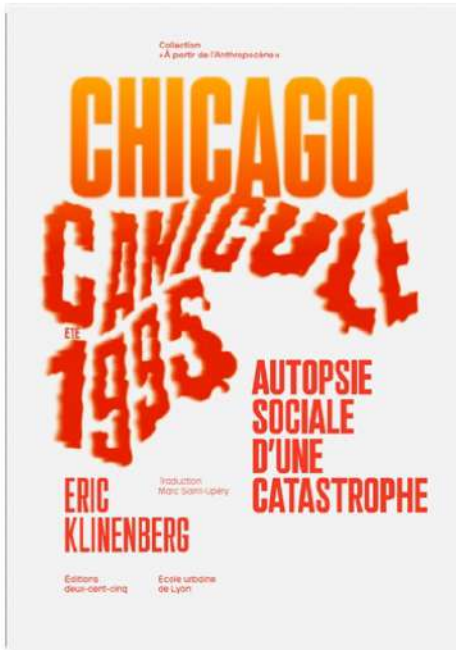
Septembre 2022

Canicule. Chicago, été 1995: autopsie sociale d'une catastrophe, Eric Klinenberg

Fabien Jeannier



Couverture : Arche à l'entrée de la 26^{ème} rue à Little Village, Chicago (Eric Allix Rogers, 2013)



Août 1995. Eric Klinenberg a 24 ans. Il va débiter un doctorat en sociologie à Berkeley, en Californie. Pourtant, il est originaire de Chicago, où s'est abattue en juillet une vague de chaleur exceptionnellement meurtrière. Entre le 14 juillet et le 20 juillet, il y eut en effet à Chicago 739 décès de plus que la moyenne hebdomadaire habituelle d'un mois de juillet. Il n'y a pas d'équivalent dans l'histoire des vagues de chaleur aux États-Unis. L'ampleur de la catastrophe sanitaire est telle que les morgues de la ville ne peuvent pas gérer l'afflux des cadavres, dont certains arrivent en état de décomposition avancé pour avoir été découverts plusieurs jours après le décès. Les corps sont stockés par centaines dans des camions réfrigérés qui attendent en plein soleil sur le parking de la morgue du comté de Cook.

Eric Klinenberg est très vite intrigué par le fait qu'il n'existe pratiquement aucune mémoire de cet événement climatique et social en Californie. Il est également perplexe face à une sorte de déni et de détachement de la part de ses proches par rapport à la catastrophe. Ces derniers ont en effet tendance à soutenir l'idée

que l'hécatombe ne s'est pas réellement produite, qu'elle n'en est pas vraiment une, comme si les chiffres des morts avaient été manipulés ou exagérés. Il réfléchit donc très vite à quoi faire, et comment, et comprend très vite que c'est une enquête inédite, pour laquelle il faut mobiliser un ensemble d'outils de manière tout aussi inédite, car il n'y a à cette époque pas de tradition sociologique de l'expérience humaine du changement climatique : « Climatologues et experts en santé publique reconnaissent qu'une série de facteurs sociaux avaient rendu cette catastrophe bien plus meurtrière que prévu, mais ils ne disposaient pas des outils nécessaires pour identifier ces facteurs. Voilà qui justifiait une enquête sociologique. Mais par où, et avec quels outils, devais-je commencer ? » (p. 33). L'auteur a immédiatement la conviction que les sciences sociales peuvent apporter des réponses qui vont bien au-delà de celles apportées par les sciences météorologiques et médicales ou épidémiologiques (p. 67-68).

Personne n'a en effet analysé la façon dont l'environnement social de la ville a accentué l'ampleur du désastre, alors que les causes de la surmortalité due à la vague de chaleur sont bien plus complexes et insaisissables que pour les autres événements climatiques : « la catastrophe a également une étiologie sociale qu'aucune étude météorologique, autopsie médicale ou rapport épidémiologique ne peut élucider. Les dimensions humaines du désastre restent donc inexplorées » (p. 64). Pour Eric Klinenberg, la canicule est un drame social qui a dévoilé et mis en lumière une série de conditions permanentes mais difficilement perceptibles. L'enquête sociologique doit donc permettre de mettre en lumière l'ordre social d'une ville en crise. Klinenberg reprend l'expression de Paul Farmer : les décès liés à la vague de chaleur constituent « les reflets biologiques de lignes de fracture sociales » (p. 65).

Le résultat de la vague de chaleur est aussi simple que cruel à observer : l'écrasante majorité des personnes décédées lors de cet épisode caniculaire ont pour point commun d'être âgées, pauvres et isolées. Et peu de gens se soucient de leur existence. Eric Klinenberg rappelle ainsi que, contrairement à d'autres événements climatiques, « les vagues de chaleur sont des assassins silencieux et invisibles de personnes silencieuses et invisibles, et les conditions spatiales qui les rendent si meurtrières ne sont pas tant dissimulées à notre regard que dédaignées par les médias et leur audience – y compris par les chercheurs en sciences sociales travaillant sur les catastrophes » (p. 75).

Résultat de cinq années d'enquête, dont seize mois d'enquête de terrain, la première édition de l'ouvrage est publiée en 2002, avec pour objectif de « mieux appréhender et éclairer les formes émergentes d'isolement, de dénuement et de vulnérabilité » (p. 13). Pour son auteur, le livre est une « invitation à réfléchir à nos manières de vivre et de mourir en milieu urbain aujourd'hui et une exhortation à imaginer comment nous serons capables de transformer et d'habiter les villes de demain. » (p. 13). L'enquête de l'auteur vise à comprendre et exposer les complexités des dysfonctionnements de Chicago et, partant, du système urbain étatsunien. Évidemment, le mot « autopsie » n'a pas été choisi au hasard : il s'agit d'une enquête en profondeur, qui s'appuie sur un très large éventail de travaux en sciences sociales, dans laquelle Klinenberg dissèque littéralement l'infrastructure sociale, urbaine, politique et médiatique

de Chicago, pour répondre à une question très simple, mais essentielle : comment expliquer les différences de variation de mortalité entre les différents secteurs de la mégapole ?

L'auteur produit donc une vaste enquête, très documentée, précise, de terrain, en grande partie basée sur la comparaison entre deux quartiers adjacents du Westside de Chicago : North Lawndale (afro-américain) et South Lawndale (hispanique, aujourd'hui plus connu sous l'expression Little Village). L'enquête débute à partir d'un constat extrêmement simple : ces deux quartiers ont des caractéristiques démographiques, économiques et sociales similaires, avec un degré de vulnérabilité équivalent entre les communautés afro-américaine et hispanique de Chicago. Pourtant, la mortalité fut beaucoup plus élevée à North Lawndale qu'à Little Village. C'est en s'appuyant sur l'héritage de méthodes de l'épidémiologie sociale, mais en l'élargissant, que Klinenberg procède à une autopsie sociale qui dissèque les relations sous-jacentes à cet événement (p. 82). L'enquête met à nu l'infrastructure sociale de chacun des quartiers. Autrement dit, « l'étude comparative de North Lawndale et Little Village permet d'illustrer la manière dont les variations de l'écologie sociale des quartiers de Chicago ont affecté la viabilité de la vie collective et des réseaux sociaux de soutien et d'entraide, déterminant à leur tour la capacité de ces divers quartiers d'affronter et de réduire les risques de la canicule » (p. 100).

Klinenberg examine donc les conditions sociales qui ont entraîné le décès de centaines d'habitants de Chicago, la plupart âgés, isolés et pauvres. Il remarque que les profils de mortalités – ou la géographie des vulnérabilités pendant la canicule – reflètent l'écologie quotidienne des inégalités qui divisent la ville. Il n'est donc pas surprenant de constater que les Afro-Américains de la ville, qui sont tous les jours confrontés à des risques de décès plus élevés que les blancs de la ville, ont le taux de mortalité le plus élevé. En revanche, ce n'est pas du tout le cas de la population hispanique, dont le niveau de pauvreté les exposait *a priori* à un risque de mortalité plus élevé. Son taux de mortalité est pourtant resté très bas. L'auteur s'emploie donc à démontrer de façon approfondie que l'écologie sociale et sa façon d'influencer les interactions des habitants et leur utilisation de l'espace public a joué un rôle prépondérant dans la surmortalité des Afro-Américains de la ville.

L'intérêt du travail de Klinenberg est qu'il dépasse l'analyse approfondie des deux quartiers pour les situer dans une analyse de la ville dans son ensemble, sur plusieurs niveaux qui intègrent les facteurs politiques, économiques et culturels aux conditions individuelles et collectives. L'auteur élargit l'analyse aux contextes plus larges que constituent les quartiers, les services sociaux et les programmes gouvernementaux, en partant du principe qu'il est impossible de comprendre « les carences qui ont entraîné une telle quantité de décès pendant la crise sans situer l'événement dans la géographie sociale et l'économie politique du Chicago des années quatre-vingt-dix » (p. 82).

L'autre apport de l'ouvrage réside dans l'analyse de la construction symbolique de la vague de chaleur en tant qu'événement et expérience publics. Il rappelle que la vague de chaleur a constitué un événement culturel que responsables politiques, journalistes et chercheurs ont eu la charge d'expliquer en utilisant leur pouvoir symbolique. Klinenberg met donc en lumière les systèmes de production symbolique qui ont structuré, pour ne pas dire influencé et manipulé, la compréhension de l'événement par le public et qui ont finalement permis que la vie sociale de la canicule et de ses victimes ait été si facilement ignorée ou oubliée.

Le livre nous emmène donc dans une analyse saisissante – et parfois effrayante – de la production sociale de l'isolement (avec notamment la vie sordide dans les chambres miteuses des *single room occupancy* (SRO)) et la lente mais inéluctable désagrégation des relations sociales dans les quartiers afro-américains de Chicago, alimentée par la peur, le trafic de drogues et la paupérisation, et une tout aussi inéluctable dégradation de l'environnement urbain.

En comparant l'écologie sociale des deux quartiers de North Lawndale et Little Village, ce qui permet de pousser la compréhension de chaque quartier au-delà des habituelles caractéristiques démographiques et ethno-raciales, Klinenberg met en lumière « le fondement de la vie sociale locale, le terrain à partir duquel les réseaux sociaux croissent ou se développent ou, au contraire, s'étiolent et disparaissent. On peut ainsi distinguer les aires urbaines telles que North Lawndale et Little Village non seulement par l'identité de leurs habitants, mais aussi par la structure et la texture de leur environnement physique et social » (p. 183). Klinenberg montre ainsi que la dégradation de l'écologie sociale d'un quartier est productrice de solitude parfois extrême. Tant de personnes, en particulier chez les personnes

âgées, vivent en temps normal seules, ne disposant que de contacts sociaux limités et de faibles réseaux de soutien et d'entraide, car elles sont accablées par la pauvreté, la peur, l'incapacité ou l'impossibilité de se déplacer, l'absence de services de proximité. Il s'interroge sur les raisons qui ont amené la société américaine à produire des formes si extrêmes d'individualisation et de segmentation sociale et qui expliquent pourquoi tant de personnes sont mortes dans la solitude pendant la canicule.

Cette dissection urbaine et sociale et ensuite située dans le contexte des politiques publiques managériales mises en place à Chicago à partir des années quatre-vingt, bien davantage guidées par le mantra du résultat et de la rigueur budgétaire et le fantasme autoritaire et sécuritaire que par le souci de mettre en œuvre des politiques publiques et des méthodes adaptées aux besoins des habitants les plus vulnérables. L'ensemble est mis au regard du cynisme des responsables publics, dont Klinenberg montre que la réponse face à l'hécatombe est d'abord le déni, puis le report des responsabilités sur les individus eux-mêmes. Klinenberg dissèque la mécanique des relations publiques à la mairie de Chicago, qui régissent la manière dont les responsables publics doivent s'exprimer et agir face aux crises. Enfin, Klinenberg montre que les impératifs économiques de la presse locale, et donc le fonctionnement des salles de rédaction, ont contribué à minimiser l'ampleur du désastre, à en faire un traitement sensationnaliste et à finalement très vite le reléguer aux oubliettes, sous prétexte qu'une actualité en chasse une autre.

Cet ouvrage, dont la lecture pendant la période de canicule de cet été 2022 était fort à propos (bien que due au hasard), est bien un classique de sociologie urbaine. Non pas parce qu'il aborde les conséquences d'un événement climatique tel qu'une canicule dont on a bien compris qu'il est amené à se reproduire de manière régulière dans les années à venir, mais bien parce qu'il dissèque les causes sociales, systémiques et structurelles, qui expliquent qu'un tel événement ait pu causer une telle hécatombe. L'ouvrage démontre de façon très documentée, rigoureuse et articulée que l'hécatombe de la canicule de juillet 1995 à Chicago est, en suivant Marcel Mauss, un « fait social total », qui « intègre et mobilise une ample gamme d'institutions sociales et génère une série de processus sociaux qui mettent à nu les rouages de la réalité urbaine. Car lorsque des centaines de personnes agonisent seules à leur domicile, sans que leurs amis et leurs proches puissent les protéger et sans assistance de l'État, c'est le signe d'une fracture sociale qui implique à la fois les communautés, les quartiers, les réseaux, les autorités publiques et les médias chargés de donner l'alerte » (p. 97).

Klinenberg propose donc une enquête précurseur, annonciatrice d'une évolution de la position des sciences sociales face au changement climatique (et dont on peut regretter qu'elle n'ait pas été traduite avant). En effet, en 2002, quand Eric Klinenberg publie cet ouvrage, les sciences sociales ne se sont pas emparées de la question. Il n'existe alors pas de tradition sociologique de l'expérience humaine du changement climatique. Dépassant les méthodes de l'école de Chicago (si influente dans l'approche spécifiquement étatsunienne des études urbaines, mais qui a tendance à méconnaître la production politique et économique des inégalités et de la domination en milieu urbain et qui a tendance à la segmentation), Eric Klinenberg traite la ville comme un système social complexe d'institutions intégrées qui entrent en contact et s'interpénètrent de diverses manières. Klinenberg examine la ville comme un système complexe dans lequel nature, culture et politique conspirent pour déterminer le sort de ses habitants (p. 84-85).

Notons pour terminer que la préface à l'édition de 2015 de l'ouvrage, écrite à la lumière des dégâts causés aux États-Unis par l'ouragan Katrina à la Nouvelle Orléans en 2005 et par l'ouragan Sandy à New York en 2012, propose une très utile mise en perspective de la tradition sociologique dans la compréhension du changement climatique et le rôle qu'elle peut jouer dans la définition de stratégies à mettre en œuvre pour s'y adapter. Presque quinze ans après la publication de la première édition de son ouvrage sur la canicule à Chicago, Klinenberg est convaincu que la sociologie va faire du changement climatique un problème central, tant il est en train de devenir un élément central de notre vie sociale, politique et économique. Il estime qu'il est devenu indispensable d'étudier les événements météorologiques extrêmes, leur fréquence, leur intensité et leur impact pour une meilleure connaissance des dimensions sociales de la vulnérabilité et de la résilience humaines (p. 29). Il souligne ainsi le rôle des sciences sociales dans la compréhension du phénomène et leur contribution à des projets interdisciplinaires d'adaptation au changement climatique et d'atténuation de ses conséquences.

En exposant la différence entre les quartiers avec surmortalité ou non, dans des zones urbaines démographiquement similaires, Klinenberg montre que l'infrastructure sociale des quartiers est fondamentale dans la manière dont le quartier va répondre à l'événement climatique. En prenant un peu de hauteur en mobilisant des exemples de changement des infrastructures physiques et sociales face aux catastrophes climatiques dans divers endroits du monde et de mise en œuvre de stratégies de résilience, Eric Klinenberg montre que les meilleures techniques de protection des centres urbains s'emploient à renforcer les réseaux sociaux qui garantissent la santé et la prospérité des habitants en temps normal (p. 47). En cela, cet ouvrage est très certainement le meilleur des plaidoyers en faveur du rôle et de l'importance des sciences sociales pour contribuer à préparer les villes aux catastrophes liées au climat.

FABIEN JEANNIER

[Fabien Jeannier](#) est professeur d'anglais au collège Louisa Paulin de Muret, docteur en civilisation britannique de l'université de Lyon et chercheur associé au laboratoire Identité Culturelle, Textes et Théâtralité (ICTT) EA 4277 de l'Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse. Ses travaux de recherche portent sur l'Écosse contemporaine et les politiques de régénération urbaine à Glasgow.

Fabien.jeannier@lilo.org

Référence de l'ouvrage : Klinenberg E., 2021, *Canicule. Chicago, été 1995 : autopsie sociale d'une catastrophe*, Lyon, Éditions deux-cent-cinq - École urbaine de Lyon, 415 p. Traduction Marc Saint-Upéry.

Bibliographie

Gervais, L., 2013, *La privatisation de Chicago. Idéologies de genre, constructions sociales, identités et espaces urbains*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 168 p.

Présentation de *Canicule* lors
d'événements publics

À L'ÉCOLE DE L'ANTHROPOCÈNE

4ÈME ÉDITION [Retour à la page d'accueil](#)
DU 24 AU 30 JANVIER 2022



PROGRAMME

AGENDA

INVITÉS

INFOS PRATIQUES

Version française > *Programme*



BOOK CLUB | ARTS / LITTÉRATURE / CINÉMA, VILLE / QUESTIONS URBAINES / MOBILITÉS

BOOK CLUB : ERIC KLINENBERG, AUTEUR DE CANICULE. CHICAGO, ÉTÉ 1995: AUTOPSIE SOCIALE D'UNE CATASTROPHE

Le 30 janvier 2022 De 15:00 à 16:00

Gratuit sur inscription

Le Rize - 23 rue Valentin Haüy 69100 Villeurbanne

À L'ÉCOLE DE L'ANTHROPOCÈNE

BOOK CLUB :
ERIC KLINENBERG
auteur de « CANICULE. CHICAGO, ÉTÉ 1995:
AUTOPSIE SOCIALE D'UNE CATASTROPHE »
En conversation avec Michel Lussault

ÉCOLE URBAINE DE LYON
L'Université de Lyon

4:18 / 46:52

ANTHROPOCENE INTERVIEW : HEAT WAVE A SOCIAL AUTOPSY OF DISASTER IN CHICAGO

Le 26 janvier 2022 De 16:00 à 16:30



Un entretien en tête à tête qui engage les invité.e.s à témoigner de ce qui les a amené à explorer les enjeux de l'Anthropocène. Comment travailler sur un sujet aussi complexe ? Avec qui ? Comment ? Et pourquoi ?

Invité :

- **Eric Klinenberg** (États-Unis), sociologue.

Crédits :

- **Réalisation** : École urbaine de Lyon.
- **Programmation musicale et partenariat** : Radio Bellevue Web.
- **Rédacteur en chef** : Jérémy Cheval.
- **Assistant coordination** : Hugo Chaila.
- **Réalisateur** : Thomas Balestrieri.
- **Coordinateur technique** : Sébastien Jegu.
- **Coordination artistique et musicale** : Robert Lapassade.
- **Animation, montage, créations** : Ecole urbaine de Lyon, doctorants et équipes.

Ecouter le podcast :



Diffusé par Castor Audio

RADIO

LECTURE ANTHROPOCÈNE : ERIC KLINENBERG : CANICULE

Le 25 janvier 2022 De 15:00 à 15:30

RADIO ANTHROPOCÈNE / LECTURE



Et si vous écoutiez les quelques pages des livres qui comptent pour celles et ceux qui travaillent sur l'Anthropocène ? Et si vous entendiez les passages tirés de la littérature et des essais qui interrogent les lectrices et lecteurs que nous sommes ? Et si des auteurs vous contaient en partie leur œuvre ? Vous allez nous entendre lire à haute voix, murmurer au micro, déclamer des écrits...

Eric Klinenberg entreprend l'« autopsie sociale » d'une métropole, examinant les organes sociaux, politiques et institutionnels de la ville. Il y étudie les raisons de la surmortalité marquée dans certains quartiers, examine comment la municipalité a réagi à la crise et comment les journalistes, les scientifiques et les fonctionnaires ont rapporté et expliqué ces événements.

Combinant des années de travail sur le terrain, des entretiens approfondis et des recherches d'archives, l'auteur découvre qu'un certain nombre de formes surprenantes et inquiétantes de rupture sociale ont contribué aux taux élevés de mortalité.

Canicule. Chicago, été 1995: autopsie sociale d'une catastrophe, est un ouvrage indispensable qui propose des pistes de réflexion et d'action pour inventer collectivement de nouvelles manières de co-habiter. Invité :

- **Eric Klinenberg** (États-Unis), sociologue.

Animé par :

- **Lou Herrmann** (France), chargée de mission édition et dessin à l'École urbaine de Lyon.

Crédits :

- **Réalisation** : École urbaine de Lyon.
- **Programmation musicale et partenariat** : Radio Bellevue Web.
- **Rédacteur en chef** : Jérémy Cheval.
- **Assistant coordination** : Hugo Chaila.
- **Réalisateur** : Thomas Balestrieri.
- **Coordinateur technique** : Sébastien Jegu.
- **Coordination artistique et musicale** : Robert Lapassade.
- **Animation, montage, créations** : Ecole urbaine de Lyon, doctorants et équipes.

Ecouter le podcast :



ÉVÉNEMENTS	
RÉSULTAT	21-40 SUR UN TOTAL DE 146
A VENIR	CANICULE CHICAGO ETE 1995
PUBLICATION	DATE : 17/02/2022 À 18 HEURES
ARCHIVE	LIEU : LIBRAIRIE DESCOURS - LYON
	CANICULE CHICAGO ETE 1995 AUTOPSIE SOCIALE D'UNE CATASTROPHE
	Par Eric Klinenberg
	Dialogue dirigé par Michel Lussault, directeur de l'Ecole urbaine de Lyon et auteur de l'avant-propos du livre
	Jeudi 17 février à 18 heures
	Librairie Descours 31 rue Auguste-Comte 69002 LYON



Réservations recommandées :
info@librairie-descours.com

A propos du livre :

Jeudi 13 juillet 1995, les habitants de Chicago se réveillent, une journée torride commence, au cours de laquelle la température va atteindre 41 degrés. La vague de chaleur s'étendra bien au-delà des deux jours initialement annoncés par les météorologues. Au cours de la semaine qui suit, plus de sept cents personnes vont périr. La grande vague de chaleur de Chicago est l'une des plus meurtrières de l'histoire américaine.

Eric Klinenberg entreprend "l'autopsie sociale" d'une métropole, examinant les organes sociaux, politiques et institutionnels de la ville. Il y étudie les raisons de la surmortalité marquée dans certains quartiers, examine comment la municipalité a réagi à la crise et comment les journalistes, les scientifiques et les fonctionnaires ont rapporté et expliqué ces événements.

Combinant des années de travail sur le terrain, des entretiens approfondis et des recherches d'archives, l'auteur découvre qu'un certain nombre de formes surprenantes et inquiétantes de rupture sociale ont contribué aux taux élevés de mortalité. Ce compte rendu incisif et saisissant de la condition urbaine contemporaine révèle les fissures de plus en plus importantes dans les fondations sociales des villes américaines.

"Les dynamiques qui ont affecté Chicago de manière si désastreuse perdurent et nous ne pouvons continuer de les ignorer" affirme Eric Klinenberg.

A propos de l'auteur :

Eric Klinenberg est professeur de Sociologie et directeur de l'Institute for Public Knowledge à l'université de New York (NYU). Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Palaces for the People: How Social Infrastructure Can Help Fight Inequality, Polarization, and the Decline of Civic Life* (Crown, 2018); et *Going Solo: The Extraordinary Rise and Surprising Appeal of Living Alone* (The Penguin Press, 2013). Son travail universitaire a été publié dans des journaux comme *Le Monde diplomatique*, *The American Sociological Review*, *Theory and Society* et *Ethnography*, il a aussi contribué à *The New Yorker*, *The New York Times Magazine*, *Rolling Stone* et *This American Life*.



18h30 - EXPLORE les idées – Le grand débat public

Rencontre avec 5 intellectuel.le.s internationaux autour de 5 problématiques structurantes pour la ville de demain. Une soirée en plein air sur une place publique aménagée pour l'occasion.

Intervenant-e-s:

Armelle Choplin, Eric Klinenberg, Ramon Marrades, Audrey Muratet, Joëlle Zask

La démocratie et l'écologie seraient-elles incompatibles? Où se situe le débat? Comment les villes peuvent-elles encore être des lieux de démocratie? Joëlle Zask, philosophe à l'Université d'Aix-Marseille, a récemment publié deux ouvrages qui situent le débat sur une place à l'image de celle que nous vous proposons à EXPLORE. Cela sera l'occasion d'échanger avec elle sur l'avenir de nos villes et l'importance de nos places publiques.

Intervenant-e-s:

Joëlle Zask, philosophe

Le placemaking est une manière de faire la ville qui prend en compte les habitants tout autant comme usagers que producteurs de ville. Après le covid, de nombreuses municipalités ont porté de nouveaux regards pour mieux impliquer les populations et construire de nouveaux types d'espaces publics. C'est cet horizon dont viendra nous parler Ramon Marrades, directeur de Placemaking Europe.

Intervenant-e-s:

Ramon Marrades, urbaniste et économiste

Les vagues de chaleur sont-elles uniquement un fait météorologique? Eric Klinenberg, sociologue à l'Université de New York, propose une autre lecture. Appuyé sur son travail de recherche, il démontre que la structure sociale d'une ville est tout aussi importante pour faire face aux canicules. Une rencontre passionnante et essentielle.

Intervenant-e-s:

Eric Klinenberg, sociologue

Enseignante-chercheuse à l'Université de Strasbourg au sein du Laboratoire Image, ville, environnement, elle explore et étudie la composition et la dynamique de la biodiversité des villes. Elle étend ses travaux d'écologue et de botaniste en associant à sa recherche l'approche de géographes, de sociologues, d'anthropologues, de gestionnaires et la pratique d'artistes.

Intervenant-e-s:

Audrey Muratet, écologue

Spécialiste des villes africaines, Armelle Choplin est géographe et urbaniste, professeure à l'Université de Genève. Elle s'intéresse aux politiques urbaines, transformations sociales et enjeux de développement dans les pays du Sud.

Intervenant-e-s:

Armelle Choplin, géographe